



# LE CŒUR BATTANT

## MAI 2019

✠ UNE MÉDITATION FRATERNELLE

✠ ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE

85

“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'eucharistie. ”

### PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE AU MOIS DE MAI 2019

Intention Générale : Pour qu'à travers l'engagement de ses membres l'Église en Afrique soit ferment d'unité entre les peuples, signe d'espérance pour ce continent.

## SOMMAIRE



1 ÉDITORIAL



2 UNE PAROLE  
DU SEIGNEUR



3 MÉDITATION  
ET PRIÈRE



12 TUITIO FIDEI -  
QUAND TU ÉTAIS SOUS LE  
FIGUIER... (V)



16 OBSEQUIUM PAUPERUM  
L'ÉCOUTE DU CORPS DANS  
L'ACCOMPAGNEMENT  
SPIRITUEL



20 LA VOCATION  
RELIGIEUSE DANS  
L'ORDRE DE MALTE



24 INTELLIGENCE  
DE LA FOI  
QUAND LE SILENCE SE  
MANIFESTE (V)



28 LE DISCERNEMENT  
DE L'ESPRIT-XIV-



32 BELLE ET DOUCE  
MARIE



36 « PRIEZ SANS  
RELÂCHE »

## ✠ ÉDITORIAL



chers Confrères,  
Dames et Chevaliers  
de l'Ordre souverain et  
hospitalier de saint Jean de  
Jérusalem,  
de Rhodes et de Malte,



Le début de ce mois de mai est particulier pour notre Ordre puisque dans ses deux premiers jours se tiendra le Chapitre général, qui devra décider des 5 années à venir de gouvernance et répartir les responsabilités des hautes charges et des différents corps du gouvernement.

■ Pour que la réforme entamée depuis deux ans puisse prendre corps et aboutir dans le quotidien de notre fonctionnement, il est important qu'un vent d'harmonie et de profonde fraternité souffle sur notre Ordre. Voilà pourquoi nos prières doivent s'adresser à l'Esprit saint pour qu'il éclaire et guide le choix de tous les capitulaires. Demandons au Seigneur de nous assister avec l'intercession de la Vierge Marie, Notre Dame de Philorme, du Bienheureux Gérard, fondateur de l'Ordre, et de tous nos Saints et Bienheureux, et que toutes nos prières en ce mois de mai, mois marial par excellence, nous donnent le discernement nécessaire pour franchir avec succès cette étape importante de la vie de notre Ordre.

■ Que la lumière de la Résurrection illumine l'esprit de tous, pour que le cœur de l'Ordre batte au rythme de celui du Christ notre Seigneur.

*Fra' Jean-Louis*



DIMANCHE 5 MAI

3<sup>ème</sup> DIMANCHE DE PÂQUES - C

## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 21, 1-19

« C'est le Seigneur »

**1** Jésus se manifesta encore aux disciples sur le bord du lac de Tibériade, et voici comment.

**2** Il y avait là Simon-Pierre, avec Thomas, dont le nom signifie : « Jumeau », Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples.

**3** Simon-Pierre leur dit : « Je m'en vais à la pêche. »

Ils lui répondent : « Nous allons avec toi. »

Ils partirent et montèrent dans la barque ; or, ils passèrent la nuit sans rien prendre.

**4** Au lever du jour, Jésus était là, sur le rivage, mais les disciples ne savaient pas que c'était lui.

**5** Jésus les appelle : « Les enfants, auriez-vous un peu de poisson ? » Ils lui répondent : « Non. »

**6** Il leur dit : « Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. »

Ils jetèrent donc le filet, et cette fois ils n'arrivaient pas à le ramener, tellement il y avait de poisson.

**7** Alors, le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! »

Quand Simon-Pierre l'entendit déclarer que c'était le Seigneur, il passa un vêtement, car il n'avait rien sur lui, et il se jeta à l'eau.

**8** Les autres disciples arrivent en barque, tirant le filet plein de poissons ; la terre n'était qu'à une centaine de mètres.

**9** En débarquant sur le rivage, ils voient un feu de braise avec du poisson posé dessus, et du pain.

**10** Jésus leur dit : « Apportez donc de ce poisson que vous venez de prendre. »

**11** Simon-Pierre monta dans la barque et amena jusqu'à terre le filet plein de gros poissons : il y en avait cent cinquante-trois. Et, malgré cette quantité, le filet ne s'était pas déchiré.

**12** Jésus dit alors : « Venez déjeuner. »

Aucun des disciples n'osait lui demander : « Qui es-tu ? » Ils savaient que c'était le Seigneur.

**13** Jésus s'approche, prend le pain et le leur donne, ainsi que le poisson.

**14** C'était la troisième fois que Jésus ressuscité d'entre les morts se manifestait à ses disciples.

**15** Quand ils eurent déjeuné, Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? »

Il lui répond : « Oui, Seigneur, je t'aime, tu le sais. » Jésus lui dit : « Sois le berger de mes agneaux. »

**16** Il lui dit une deuxième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? »

Il lui répond : « Oui, Seigneur, je t'aime, tu le sais. » Jésus lui dit : « Sois le pasteur de mes brebis. »

**17** Il lui dit, pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, est-ce que tu m'aimes ? »

Pierre fut peiné parce que, pour la troisième fois, il lui demandait : « Est-ce que tu m'aimes ? »

et il répondit : « Seigneur, tu sais tout : tu sais bien que je t'aime. » Jésus lui dit : « Sois le berger de mes brebis. Amen, amen, je te le dis : quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture toi-même pour aller là où tu voulais ; quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmenner là où tu ne voudrais pas aller. »

**19** Jésus disait cela pour signifier par quel genre de mort Pierre rendrait gloire à Dieu.

Puis il lui dit encore : « Suis-moi. »



DIMANCHE 5 MAI

3<sup>ème</sup> DIMANCHE DE PÂQUES - C

## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 21, 1-19

Voici de nouveau un récit d'apparition du Christ Ressuscité. Le mot « *apparition* » ne doit pas nous tromper. Jésus ne vient pas d'ailleurs pour disparaître ensuite : il est là auprès de ses disciples, auprès de nous désormais, lui qui a dit « *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde* » (Mt 28,20). Il est invisible, mais non pas absent ; lors des apparitions, il se rend visible. Le mot grec dit : « *il se donne à voir* ».

Ces manifestations de la présence du Christ au milieu des siens sont un soutien pour nous. Leur rôle est d'affermir notre foi. Elles sont émaillées de détails concrets, dont certains peuvent nous paraître étonnants, mais qui ont probablement une valeur symbolique. Par exemple, les cent cinquante-trois poissons : plus tard, au quatrième siècle, Jérôme commente ce chiffre en disant qu'à l'époque du Christ, on connaissait exactement cent cinquante-trois espèces de poissons ; ce serait donc une manière symbolique de dire que c'était la pêche maximum en quelque sorte.

Autre détail un peu étonnant : en débarquant sur le rivage, les disciples trouvent un feu de braise avec du poisson posé dessus et du pain, et malgré cela, Jésus leur dit d'apporter du poisson qu'ils viennent de prendre. Peut-on penser qu'il en manquait ? Il n'est pas certain qu'on puisse se contenter de cette explication arithmétique. Il faut probablement plutôt en déduire que dans l'œuvre d'évangélisation symbolisée par la pêche (depuis que Jésus a appelé Pierre « *pêcheur d'hommes* »), Jésus nous précède (c'est le sens du poisson déjà posé sur le feu avant l'arrivée des disciples) et en même temps, il sollicite notre collaboration.

Autre surprise de ce texte : le dialogue entre Jésus et Pierre. De la même manière que, dans la nuit du jeudi au vendredi, Pierre a trois fois affirmé qu'il ne connaissait pas cet homme, cette fois Jésus l'interroge trois fois : infinie délicatesse qui permet à Pierre d'effacer son triple reniement. À chaque fois, Jésus s'appuie sur cet engagement, cette adhésion de Pierre pour lui confier la mission de pasteur de la communauté : « *Sois le pasteur de mes brebis.* » Notre relation au Christ n'a de sens et de vérité que si elle s'accomplit dans une mission au service des autres. Jésus précise bien « mes » brebis : Pierre est invité à partager la charge du Christ. Il ne devient pas propriétaire du troupeau, mais le soin qu'il prendra du troupeau du Christ sera le lieu de vérification de son amour pour le Christ lui-même. On peut légitimement être étonné de la place occupée par Pierre dans un récit d'apparition du Christ, sous la plume de Jean. Cela reflète peut-être un des problèmes des premières communautés chrétiennes. Il faut croire qu'il n'était pas inutile de rappeler à la communauté attachée à la mémoire de Jean que, par la volonté du Christ, le pasteur de l'Église était Pierre et non pas Jean. « *Quand tu seras vieux, tu étendras les mains et c'est un autre qui te mettra ta ceinture pour t'emmenner là où tu ne voudrais pas aller* » : phrase un peu étonnante aussi, qui suit tout juste ce qu'on serait tenté d'appeler la nomination de Pierre, « *sois le berger de mes brebis* ». Il semble qu'elle dise clairement que la mission confiée à Pierre est une mission de « service » et non de domination !

La ceinture est portée par les voyageurs et par les serviteurs: elle sera doublement indiquée pour les serviteurs de l'Évangile. Pierre mourra de sa fidélité au service de l'évangile ; c'est pourquoi Jean explique : « *Jésus disait cela pour signifier par quel genre de mort Pierre rendrait gloire à Dieu.* » Encore une question: pourquoi cette précision de Jésus « *m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* ». Il ne faut pas entendre ici une pièce de brevet de bonne conduite, du genre « puisque tu aimes plus que les autres, je te confie la charge ». Au contraire, il faut entendre : « C'est parce que je te confie cette charge, qu'il faudra que tu m'aimes davantage ! » Peut-être est-ce comme un discret rappel à ceux qui détiennent l'autorité ? Dans quelque domaine que ce soit, l'autorité qui nous est confiée est d'abord une exigence : accepter une charge pastorale implique beaucoup d'amour.



**DIMANCHE 12 MAI**  
**4<sup>ème</sup> DIMANCHE DE PÂQUES - C**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 10, 27-30

« **Je suis le Bon Pasteur** »

Jésus avait dit aux Juifs :

« Je suis le Bon Pasteur (le vrai berger). »

Il leur dit encore :

**27** « Mes brebis écoutent ma voix ; moi je les connais, et elles me suivent.

**28** Je leur donne la vie éternelle : jamais elles ne périront, personne ne les arrachera de ma main.

**29** Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tout, et personne ne peut rien arracher de la main du Père.

**30** Le Père et moi, nous sommes UN. »



**DIMANCHE 12 MAI**  
**4ème DIMANCHE DE PÂQUES - C**

## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 10, 27-30

Nous ne nous imaginons peut-être pas à quel point les quelques phrases de Jésus rapportées ici étaient explosives ; les Juifs, eux, ont réagi très fort, puisque si on lit seulement quelques lignes de plus, saint Jean nous dit : « *Les Juifs, à nouveau, ramassèrent des pierres pour le lapider.* » Qu'a-t-il donc dit de si extraordinaire ? En réalité, ce n'est pas lui qui a pris l'initiative de ce discours ; il ne fait que répondre à une question.

Saint Jean nous raconte qu'il était dans le Temple de Jérusalem, dans l'allée qu'on appelait le « *Portique de Salomon* » et que les Juifs, bien décidés à le mettre au pied du mur, ont fait cercle autour de lui et lui ont demandé : « *Jusqu'à quand vas-tu nous tenir en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement* » ; c'est une sorte d'ultimatum, du genre « oui ou non ? Es-tu le Christ (c'est-à-dire le Messie) ? Décide-toi à le dire clairement, une fois pour toutes »...

Au lieu de répondre « oui, je suis le Messie », Jésus parle de ses brebis, mais cela revient au même ! Car le peuple d'Israël se comparait volontiers à un troupeau : « *Nous sommes le peuple de Dieu, le troupeau qu'il conduit* » est une formule qui revient plusieurs fois dans les psaumes (Ps 94 par exemple) ; troupeau bien souvent malmené, maltraité ou mal guidé par les rois qui s'étaient succédé sur le trône de David... mais on savait que le Messie, lui, serait un berger attentif et dévoué. Donc, tout naturellement, Jésus, pour affirmer qu'il est bien le Messie, emprunte le langage habituel sur le pasteur et les brebis. Et ses interlocuteurs l'ont très bien compris.

Mais Jésus les emmène beaucoup plus loin ; parlant de ses brebis, il ose affirmer : « *Je leur donne la vie éternelle, jamais elles ne périront, personne ne les arrachera de ma main* »... formule très audacieuse : qui donc peut donner la vie éternelle ? Quant à l'expression « *être dans la main de Dieu* », elle était habituelle dans l'Ancien Testament ; chez Jérémie, par exemple : « *Vous êtes dans ma main, gens d'Israël, dit Dieu, comme l'argile dans la main du potier* » (Jr 18, 16). Ou encore dans le livre de Qohélet (l'Ecclésiaste) : « *Les justes, les sages et leurs travaux sont dans les mains de Dieu* » (Qo 9, 1). Ou enfin, dans le Livre du Deutéronome : « *C'est moi qui fais mourir et qui fais vivre, quand j'ai brisé, c'est moi qui guéris, personne ne sauve de ma main* » (Dt 32, 39), et un peu plus loin : « *Tous les saints sont dans ta main* » (Dt 33, 3).

C'est bien à cela que Jésus fait référence puisqu'il ajoute aussitôt : « *Personne ne peut rien arracher de la main du Père* » ; il met donc clairement sur le même pied les deux formules « *ma main* » et « *la main du Père* ». Il ne s'arrête pas là ; au contraire, il persiste et signe, dirait-on aujourd'hui : « *Le Père et moi, nous sommes UN.* » C'est encore beaucoup plus osé que de dire « oui, je suis bien le Christ, c'est-à-dire le Messie » : il prétend carrément être l'égal de Dieu, être Dieu lui-même. Pour ses interlocuteurs, c'était intellectuellement inacceptable.

On attendait un Messie qui serait un homme, on n'imaginait pas qu'il puisse être Dieu : car la foi au Dieu unique était affirmée avec tant de force en Israël qu'il était pratiquement impossible pour des Juifs fervents de croire à la divinité de Jésus ! Ceux qui récitaient tous les jours la profession de foi juive : « *Shema Israël* », « *Écoute Israël, le Seigneur notre Dieu est le Seigneur UN* », ne pouvaient supporter d'entendre Jésus affirmer « *Le Père et moi, nous sommes UN* ». Cela explique peut-être que l'opposition la plus farouche à Jésus soit venue des chefs religieux. Leur réaction ne se fait pas attendre ; en se préparant à le lapider, ils l'accusent : « *Ce que tu viens de dire est un blasphème, parce que toi qui es un homme, tu te fais Dieu.* »

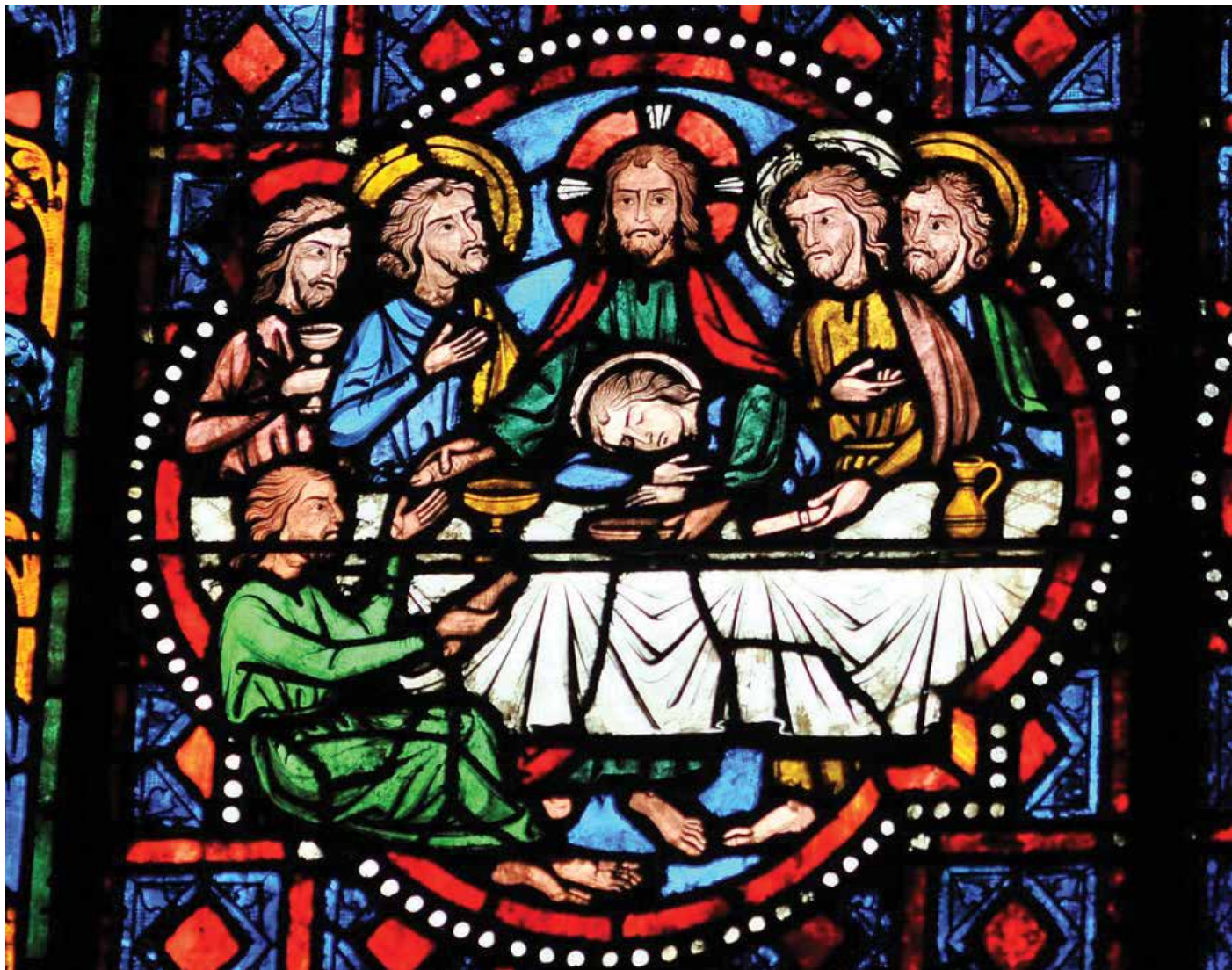
Une fois de plus, Jésus se heurte à l'incompréhension de ceux qui, pourtant, attendaient le Messie avec le plus de ferveur ; on retrouve là un thème de méditation permanent chez Jean : « *Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu.* » Tout le mystère de la personne du Christ est là et aussi en filigrane son procès : et d'ailleurs si on avait le temps de comparer ce passage de Jean avec les autres évangiles, on verrait qu'il ressemble de très près aux récits du procès de Jésus dans les évangiles synoptiques.

Et pourtant, tout n'est pas perdu ; Jésus a essuyé l'incompréhension, voire la haine, il a été persécuté, éliminé, mais certains ont cru en lui ; le même Jean le dit bien dans le Prologue de l'évangile : « *Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu... mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* » (Jn 1, 11-12). Et on sait bien que c'est grâce à ceux-là que la révélation a continué à se répandre. De ce petit reste est né le peuple des croyants : « *Mes brebis écoutent ma voix ; moi je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle.* »

Malgré l'opposition que Jésus rencontre ici, malgré l'issue tragique déjà prévisible, il y a là, incontestablement un langage de victoire : « *Personne ne les arrachera de ma main* »... « *Personne ne peut rien arracher de la main du Père* » : on entend là comme un écho d'une autre phrase de Jésus rapportée par le même évangéliste : « *Courage, j'ai vaincu le monde.* » Les disciples de Jésus, tout au long de l'histoire, ont bien besoin de s'appuyer sur cette certitude : « *Personne ne peut rien arracher de la main du Père.* »



**DIMANCHE 19 MAI**  
**5<sup>ème</sup> DIMANCHE DE PÂQUES - C**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 13, 31-33A. 34-35

« Comme je vous ai aimés »

Au cours du dernier repas que Jésus prenait avec ses disciples,

**31** quand Judas fut sorti, Jésus déclara :  
 « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui.

**32** Si Dieu est glorifié en lui, Dieu en retour lui donnera sa propre gloire ; et il la lui donnera bientôt.

**33** Mes petits enfants, je suis encore avec vous, mais pour peu de temps,

**34** Je vous donne un commandement nouveau :  
 c'est de vous aimer les uns les autres.  
 Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les  
 uns les autres.

**35** Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les  
 uns pour les autres. »



**DIMANCHE 19 MAI**  
**5ème DIMANCHE DE PÂQUES - C**

## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 13, 31-33A. 34-35

À première vue, on ne voit pas bien le lien entre les deux parties de ce passage de saint Jean : deux versets qui parlent de la glorification du Fils de l'homme ; puis trois versets sur le commandement d'amour. Commençons par ceux-là.

Dieu sait si nous connaissons ces phrases par cœur : « *Aimez-vous comme je vous ai aimés... C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que l'on vous reconnaîtra comme mes disciples...* » Nous les connaissons par cœur, mais nous ne prétendons pas les appliquer. On peut se demander pourquoi. Peut-être tout simplement parce que nous sommes des hommes et des femmes normaux, et nous le savons alors, aimer « *comme lui* », c'est impossible ! Et nous savons par expérience que cela ne va pas de soi d'aimer notre entourage : il y a des gens avec qui cela va tout seul, comme on dit ; il y en a d'autres avec qui c'est bien difficile... sans parler de ceux pour lesquels nous éprouvons une véritable allergie... ou pire encore, ceux qui ont agi envers nous d'une manière impardonnable.

Jésus n'ignore certainement pas tout cela quand il donne ce commandement à ses disciples ; et d'ailleurs, ce commandement, il ne l'invente pas : le commandement d'amour existe bel et bien dans l'enseignement des rabbins de son temps. Mais alors on peut se demander : cette recommandation d'aimer « *comme* » il nous a aimés ne nous invite-t-elle pas surtout d'abord à un acte de foi ? Croire que son Esprit d'amour nous habite, que ses ressources d'amour nous habitent, que nous avons désormais des capacités d'amour insoupçonnées, parce que ce sont les siennes... et alors il nous devient possible d'aimer « *comme* » lui parce que c'est son Esprit qui agit en nous.

D'autre part, il ne faut pas confondre amour et sensibilité : Jésus vient de montrer en actes de quel amour nous devons nous aimer. Rappelons-nous le contexte. Cela se passe pendant son dernier repas avec ses disciples. Jésus a commencé par leur laver les pieds, à leur grand étonnement : lui, le Seigneur et le Maître, s'est fait leur serviteur. Et il a terminé en disant : « *C'est un exemple que je vous ai donné ; ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi.* » C'est donc cela aimer « *comme* » il nous a aimés... Et, après tout, si on y réfléchit, il est possible de se mettre au service les uns des autres, même de ceux pour qui nous n'éprouvons pas d'attirance.

Or notre fidélité à ce commandement est vitale, nous dit-il, puisque c'est à cela que nos communautés seront jugées. D'après lui, le plus important, ce n'est pas la qualité de nos discours, de notre théologie ou de nos connaissances, pas non plus la beauté de nos cérémonies ; c'est la qualité de l'amour que nous nous portons les uns aux autres... Pourtant il est rare qu'on ait l'idée de juger l'histoire de l'Église sur ce critère.

Revenons encore au contexte de ce dernier repas. Aussitôt après le lavement des pieds, Jésus annonce la trahison de Judas :

« *Celui à qui je donnerai la bouchée que je vais tremper* », et Judas sort. À ce moment précis, Jean note : « *Ayant pris la bouchée, Judas sortit immédiatement : il faisait nuit* »... Manière de nous dire : Judas vient de pactiser avec les ténèbres... Et c'est juste à ce moment-là que Jésus déclare que la lumière de Dieu va se révéler en lui. Car ce qui suit est un véritable cri de victoire : « *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié...* » On a vraiment l'impression que c'est avec le départ de Judas vers la nuit de la trahison que le sort de Jésus est scellé, mais ce sort est l'Heure de sa gloire. « *Le Fils de l'homme est glorifié* », c'est-à-dire Dieu se révèle en lui. Jésus a déjà affronté l'épreuve, il est déjà victorieux. Le mot « *gloire* » (nous l'avons entendu dans le psaume de ce dimanche) dit à la fois la grandeur, le poids, le rayonnement et la présence de Dieu : on pourrait remplacer le mot « *glorifier* » par « *révéler le rayonnement de la présence de Dieu* ». Par exemple « *le Fils de l'homme est glorifié* » peut se traduire par « *le Fils de l'homme est révélé comme Dieu, il est Dieu* » ; ou encore « *Dieu est glorifié en lui* » signifie « *Dieu se révèle en lui* », ou « *Dieu révèle en lui le rayonnement de sa présence* ». Pour l'instant, Jean parle au présent ; peut-être parce que le Fils de Dieu est hors du temps : de toute éternité il est Dieu. Mais au verset suivant, Jean parle au futur : « *Dieu en retour lui donnera sa propre gloire* », parce que, tout simplement, Jésus, homme parmi les hommes, est inscrit dans le temps : c'est par le don total de sa vie qu'il glorifie Dieu (en le révélant aux hommes) et c'est par la Résurrection qu'il va être glorifié (révélé comme Dieu).

Pour essayer de le dire autrement : Jésus est Dieu, il jouit donc de la gloire divine de toute éternité ; mais il est homme aussi et en lui, il récapitule toute l'humanité. En lui, l'humanité est introduite dans la gloire de Dieu, dans la présence de Dieu, dans la vie de Dieu, par l'événement de la Passion-Mort-Résurrection. Et alors on comprend le lien entre les deux parties de ce passage de saint Jean : c'est parce qu'ils sont désormais introduits dans la gloire de Dieu que les disciples de Jésus-Christ peuvent vivre leur vie sous le signe de l'amour... puisque Dieu est amour et que désormais sa présence rayonne à travers eux. Peut-être suffit-il d'y croire pour le laisser agir en nous.

En définitive, la phrase « *Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres* » est plus qu'un commandement, c'est un constat : si nous sommes réellement ses disciples, c'est son propre Esprit qui dicte nos comportements.



**DIMANCHE 26 MAI**  
**6ème DIMANCHE DE PÂQUES - C**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 14, 23-29

« Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix »

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples :

**23** « Si quelqu'un m'aime, il restera fidèle à ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons chez lui, nous irons demeurer auprès de lui.

**24** Celui qui ne m'aime pas ne restera pas fidèle à mes paroles.

Or, la parole que vous entendez n'est pas de moi : elle est du Père, qui m'a envoyé.

**25** Je vous dis tout cela pendant que je demeure encore avec vous ;

**26** mais le Défenseur, l'Esprit saint que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout, et il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit.

**27** C'est la paix que je vous laisse, c'est ma paix que je vous donne ; ce n'est pas à la manière du monde que je vous la donne.

Ne soyez donc pas bouleversés et effrayés.

**28** Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens vers vous.

Si vous m'aimez, vous seriez dans la joie puisque je pars vers le Père, car le Père est plus grand que moi.

**29** Je vous ai dit toutes ces choses maintenant, avant qu'elles n'arrivent ; ainsi, lorsqu'elles arriveront, vous croirez. »





**DIMANCHE 26 MAI**  
**6ème DIMANCHE DE PÂQUES - C**

## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 14, 23-29

Nous sommes dans les toutes dernières heures de la vie de Jésus, juste avant la Passion : l'heure est grave... on devine l'angoisse des derniers moments ; on la lit à travers les lignes, puisque, à plusieurs reprises, Jésus dit à ses disciples des paroles d'apaisement : « Ne soyez donc pas bouleversés et effrayés » ; au début de ce chapitre, déjà, il avait dit « que votre cœur ne se trouble pas » (v. 1). Ce long discours de Jésus a été interrompu par plusieurs questions des apôtres : des questions qui disaient leur angoisse, leur incompréhension.

Mais, curieusement, lui, au contraire, reste très serein : ici, comme tout au long de la Passion, Jean nous décrit Jésus comme souverainement libre ; c'est lui qui rassure ses disciples et non l'inverse ! Il annonce lui-même ce qui va se passer : « Je vous ai dit toutes ces choses maintenant, avant qu'elles n'arrivent ; ainsi, quand elles arriveront, vous croirez. » Non seulement il sait ce qui va se passer mais il l'accepte ; il ne fait rien pour se dérober. Il leur annonce son départ mais il le présente comme la condition et le début d'une nouvelle présence : « Je m'en vais et je reviens vers vous. »

Ce « départ » sera interprété plus tard, après la Résurrection, comme la Pâque de Jésus ; le même Jean dit au chapitre 13 : « Avant la fête de la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue, l'heure de PASSER de ce monde au Père »...

Jean utilise volontairement ce mot, car on sait que Pâque veut dire « passage » : par là, Jean veut faire le rapprochement entre la Passion de Jésus et la libération d'Égypte qu'on revivait à chaque fête juive de la Pâque. Et donc, puisqu'il s'agit de libération, ce départ ne devrait pas plonger les apôtres dans la tristesse : « Si vous m'aimez, vous seriez dans la joie puisque je pars vers le Père. » Phrase stupéfiante pour les disciples : eux ils voient leur maître, celui qu'ils suivent depuis trois ans, devenu un homme traqué par les autorités religieuses : c'est-à-dire les responsables, ceux à qui on fait confiance pour ce qui concerne les choses de Dieu, ce qui est bien le tout de la vie quand on est juif.

Ce sont ces autorités qui, au nom de Dieu justement, sont les pires opposants à Jésus. Et ils ont de bonnes raisons, il faut le dire : depuis des siècles, la grande découverte du peuple élu, et par révélation de Dieu lui-même, c'est que Dieu est unique ! « Écoute Israël ! Le Seigneur ton Dieu est le Dieu UN ». Et tous les prophètes ont lutté pour maintenir cette foi contre vents et marées. Et ce Dieu unique, il est à la fois le Dieu proche de l'homme ET le Dieu Tout-Autre, le Saint.

Jésus, lui, prêche bien un Dieu proche de l'homme, et spécialement des plus petits... Mais il se prétend Dieu lui-même : aux yeux des Juifs, c'est forcément un blasphème, c'est faire offense au Dieu unique, au Dieu Tout-Autre. Dans notre texte de ce dimanche, Jésus insiste sur le lien qui l'unit à son Père : nommé cinq fois dans ces lignes ! Et il va jusqu'à parler au pluriel : « Si quelqu'un m'aime... NOUS viendrons chez lui, NOUS irons demeurer chez lui. »

Et ce n'est pas la première fois qu'il a ce genre de propos : un peu avant, à Philippe qui lui demandait « montre-nous le Père » il a tranquillement répondu « Qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9). Ici, il dit encore : « La parole que vous entendez n'est pas de moi, elle est du Père qui m'a envoyé. » Autrement dit, il est l'envoyé du Père, il est la parole du Père. Et, désormais, c'est l'Esprit saint qui fera comprendre cette parole et qui la gardera dans la mémoire des disciples.

La clé de ce texte est peut-être dans le mot « parole » : le mot revient ici plusieurs fois et si on se rapporte à ce qui précède, il n'y a pas de doute possible ; cette parole qu'il faut absolument garder, c'est le « commandement d'amour » : « aimez-vous les uns les autres », ce qui revient à dire « mettez-vous au service les uns des autres » ; et pour bien se faire comprendre, Jésus a lui-même donné un exemple très concret en lavant les pieds de ses disciples.

Mais alors, être fidèle à sa parole, c'est aimer ses frères, c'est se mettre au service très concret de ses frères. Le texte d'aujourd'hui : « Si quelqu'un m'aime, il restera fidèle à ma parole » peut donc se traduire : « Si quelqu'un m'aime, il se mettra au service de ses frères... Celui qui ne m'aime pas ne se mettra pas au service des autres... Ce commandement d'amour que vous entendez, il n'est pas de moi, il est du Père, lui qui m'a envoyé... le Défenseur, l'Esprit saint, l'Esprit d'amour que le Père enverra en mon nom, lui vous enseignera à aimer, il vous fera souvenir du commandement d'amour ».

Le « Défenseur » enseigne tout et fait se souvenir : c'est en cela qu'il est notre Défenseur, celui qui nous protège. Car notre plus grand malheur est d'oublier que l'essentiel consiste à nous aimer les uns les autres, à nous mettre au service les uns des autres.



**JEUDI 30 MAI  
ASCENSION DU SEIGNEUR**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 24, 46-53

« Je vais envoyer sur vous ce que mon Père a promis »

Jésus ressuscité, apparaissant à ses disciples, leur disait :

« Il fallait que s'accomplisse

**46** ce qui était annoncé par l'Écriture :

Les souffrances du Messie, sa résurrection d'entre les morts le troisième jour,

**47** et la conversion proclamée en son nom,

pour le pardon des péchés, à toutes les nations,

en commençant par Jérusalem.

**48** C'est à vous d'en être les témoins.

**49** Et moi, je vais envoyer sur vous ce que mon Père a promis.

Quant à vous, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force venue d'en haut. »

**50** Puis il les emmena vers Béthanie ; et, levant les mains, il les bénissait.

**51** Tandis qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et il était emporté au ciel.

**52** Ils se prosternèrent devant lui, puis ils retournèrent à Jérusalem, remplis de joie.

**53** Et ils étaient sans cesse dans le Temple à bénir Dieu.



**JEUDI 30 MAI**  
**ASCENSION DU SEIGNEUR**

## **MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 24, 46-53**

Matthieu situait l'Ascension sur une montagne de Galilée, où Jésus avait donné rendez-vous à ses apôtres. Marc ne donne aucune précision géographique. Luc, au contraire, situe l'événement sur le mont des Oliviers « vers Béthanie ». Ainsi son évangile se termine là où il avait commencé : à Jérusalem, la ville sainte du peuple élu - d'où la révélation du Dieu unique a rayonné sur le monde, la ville du Temple - signe de la Présence de Dieu au milieu des hommes, qui est aussi la ville de l'accomplissement du salut par la mort et la résurrection du Christ, la ville du don de l'Esprit, et, pour finir, la ville d'où doit rayonner sur le monde l'ultime révélation. Une fois encore, Luc fait résonner à nos oreilles la phrase de Jésus : « *Il fallait que s'accomplisse ce qui était annoncé par l'Écriture : les souffrances du Messie, sa résurrection d'entre les morts le troisième jour...* ».

Ce qui est nouveau ici, par rapport aux trois annonces de la Passion par Jésus, avant les faits, et par rapport aux deux phrases précédentes - au matin de la résurrection et sur le chemin d'Emmaüs -, c'est la fin de la phrase qui est une sorte d'envoi des apôtres en mission : « *Il fallait que s'accomplisse ce qui était annoncé par l'Écriture: les souffrances du Messie, sa résurrection d'entre les morts le troisième jour et la conversion proclamée en son nom pour le pardon des péchés à toutes les nations, en commençant par Jérusalem.* »

Il a sûrement été difficile pour les premiers chrétiens de dire clairement ce qui, dans les Écritures, annonçait les souffrances du Messie et sa résurrection le troisième jour. En revanche, la « *conversion de toutes les nations, en commençant par Jérusalem* », était un thème largement répandu chez les derniers prophètes de l'Ancien Testament. En particulier, chez Jérémie : « *À ce moment-là on appellera Jérusalem "Trône du Seigneur" ; toutes les nations conflueront vers elle à cause du nom du Seigneur donné à Jérusalem* » (Jr 3, 17). On le trouve particulièrement aussi chez le troisième Isaïe : « *Ma maison sera appelée "maison de prière: pour tous les peuples"* » (Is 56, 7), et encore : « *Il adviendra que, de nouvelle lune en nouvelle lune, de sabbat en sabbat, toute chair viendra se prosterner devant moi* » (Is 66, 23).

Zacharie développait ce même thème : « *Des peuples nombreux s'attacheront au Seigneur, en ce jour-là. Ils deviendront mon propre peuple* » (Za 2,15) ; « *des peuples nombreux, des nations puissantes viendront à Jérusalem rechercher le Seigneur, le Tout-Puissant* » (Za 8, 23). Le même thème se trouve également dans de nombreux psaumes. Mais, une fois de plus, ce sont les chants du Serviteur du deuxième livre d'Isaïe (chapitres 42, 49, 50 et 52-53) qui ont inspiré la méditation des évangélistes et leur ont permis de comprendre cette fameuse expression de Jésus « il fallait ». Car on peut lire dans l'ensemble de ces quatre chants la figure du Messie, sauveur, à la fois souffrant et glorifié, ainsi que l'annonce du salut de toutes les nations.

Par exemple, « *Je t'ai appelé selon la justice, je t'ai tenu par la main, je t'ai mis en réserve et je t'ai destiné à être l'alliance du peuple, à être la lumière des nations* » (Is 42, 6) ; « *Ayant payé de sa personne, il verra une descendance, il sera comblé de jours ; sitôt reconnu juste, il dispensera la justice, lui, mon serviteur, au profit des foules* » (Is 53, 11).

La fin du récit de Luc ressemble à une liturgie : Jésus, le véritable grand prêtre, bénit les siens et les envoie dans le monde, et le peuple se prosterne et rend grâce à Dieu. « *Levant les mains, il les bénit. Tandis qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut emporté au ciel. Ils se prosternèrent devant lui, puis ils retournèrent à Jérusalem, remplis de joie. Et ils étaient sans cesse dans le Temple à bénir Dieu.* »

Ainsi se termine l'évangile de Luc, par là où il avait commencé lorsqu'un prêtre de l'Ancienne Alliance avait reçu l'annonce du salut de Dieu (Lc 1, 5-19). La dernière image que les disciples ont gardée de leur Maître est celle d'un geste de bénédiction : on comprend pourquoi ils purent retourner à Jérusalem, « *remplis de joie.* »

# QUAND TU ÉTAIS SOUS LE FIGUIER...



*Qui est cette personne assise, dans l'Évangile, sous un figuier? C'est vous, c'est moi, c'est chacune, chacun d'entre nous rêvant de vivre enfin notre vie en plénitude. Mais à quelle existence Dieu appelle-t-il Nathanaël? En quoi l'accomplira-t-il en suivant Jésus? Qu'est-ce qu'une vocation?*

*Nos vies sociale, intellectuelle, amoureuse, ne sont jamais que la recherche et la poursuite de la vie véritable. Jusqu'à la lumineuse évidence que la vie que nous désirons et la vie que Dieu veut pour nous ne sont qu'une.*

*Explorant comme jamais le fil anodin de la quotidienneté anonyme, Adrien Candiard en délivre ici le miroitement secret au regard de l'éternité.*

*Une grande leçon, sans leçon, de spiritualité simple et haute. Un texte pour se jeter sur la voie.*

*Propos recueillis par Adrien Candiard.  
Dominicain vivant au couvent du Caire, Adrien Candiard est l'auteur notamment de  
«En finir avec la tolérance», «Veilleur, où en est la nuit?»,  
«Comprendre l'islam, ou plutôt: pourquoi on n'y comprend rien».*

Un frère dominicain, bibliste renommé, avait été contacté par un groupe lui demandant d'animer un week-end de récollection sur la fraternité, attendant de belles paroles encourageantes tirées de la Parole de Dieu. « Pas de problème, répond-il, je peux vous proposer quelque chose sur Caïn et Abel. » Réponse gênée des organisateurs, qui ne s'attendaient pas à voir la fraternité sous le signe du premier meurtre raconté dans la Bible. Il n'y aurait pas autre chose ? Si, bien sûr : Jacob et Ésaü, par exemple. Mais là encore, il s'agit d'une fraternité difficile, conflictuelle. Vraiment rien d'autre ? Aucun problème, propose encore le bibliste : le patriarche Joseph, fils de Jacob, vendu comme esclave par ses frères... La gêne est palpable : « On vous rappellera, mon père. » Naturellement, plus de nouvelles après cela.

Je ne jeterai pas la pierre à ces organisateurs qui avaient de la fraternité une vision idéalisée. La Bible est simplement plus réaliste, qui n'en cache pas les épreuves et les difficultés. Je le rappelle ici parce que ma lecture du combat de Jacob, proposée au chapitre précédent, est en fait très incomplète. Je suis loin d'en avoir fait le tour, bien sûr ; mais surtout, il y a quelque chose d'artificiel à lire ce passage tout seul, comme s'il s'agissait d'un épisode isolé, arrivé à peu près n'importe quand dans la vie de Jacob. Il intervient au contraire à un moment particulier, très particulier même. Jacob a grandi à l'ombre de son frère aîné, Ésaü, avec qui les relations sont orageuses. Jacob le malin parvient toujours à l'emporter sur son frère, mais ce dernier finit par le détester et veut le mettre à mort. Jacob fuit, dans un autre pays, loin de ce frère menaçant ; après une quinzaine d'années de travail, d'amour, de ruse et d'engendremens, Jacob change d'avis. Il va affronter son frère. Et il va se réconcilier avec lui.

Le combat avec Dieu, au gué du Yabboq, intervient précisément la veille de la rencontre avec Ésaü, rencontre dont on ne sait pas encore comment elle va tourner, et qui demande à Jacob un certain courage. Ce n'est pas une maladresse de l'auteur biblique qui aurait mélangé deux récits, qui se serait un peu emmêlé les pinceaux et n'aurait pas trouvé de meilleur emplacement pour nous parler de cet affrontement avec Dieu. Les deux histoires sont mêlées parce qu'il n'y en a qu'une. Le combat de Jacob n'est pas seulement ce corps-à-corps avec Dieu : c'est un combat pour faire la paix, et c'est pour cela que Dieu est présent. Pour faire la paix avec son frère, des années après la rupture. Pour faire la paix avec lui-même, car on ne peut porter en soi des blessures ouvertes sans en souffrir : le temps ne les cicatrise qu'imparfaitement ; elles sont même souvent infectées. C'est le drame du mal qu'on nous a fait : il continue à nous faire souffrir longtemps. Il peut continuer à nous détruire, si nous ne le traitons pas radicalement. Voilà le véritable combat de Jacob : trouver la paix. Pas étonnant que Dieu s'en mêle !

Si nous sommes, à la suite de Nathanaël, candidats à devenir de « véritables fils d'Israël », il ne faut pas en rester à la prière. Il faut accepter tout le combat. Et dans ce combat, Jacob est, il me semble, un modèle aussi utile que négligé. Son histoire de fraternité est en quelque sorte éclipsée par les deux autres grandes histoires entre lesquelles elle s'insère, et qui sont nettement plus hautes en couleur. Il y a Caïn et Abel d'une part, qui nous présentent la fraternité mortelle (Genèse 4) ; et il y a Joseph et ses frères, où la fraternité conduit, à travers les épreuves, à la sainteté (Genèse 37-50). On peut lire toute la Genèse comme le passage de l'un à l'autre. Mais il y a, au milieu, notre histoire de fraternité, ni mortelle ni sainte : une fraternité difficile, qui précisément est intermédiaire entre les deux autres, entre l'enfer et le paradis. Une histoire moins contrastée et toute en demi-teintes qui, pour cette raison, ressemble davantage à notre vie, en particulier à notre vie fraternelle.

En théorie, nous sommes tout prêts à aimer les autres, nos proches, ceux qui nous entourent. Seulement, leurs défauts nous agacent, leurs imperfections nous gênent et le mal qu'ils nous font nous blesse. On a vite fait d'identifier cet entourage si défectueux comme un obstacle à notre marche vers Dieu. Cela arrive dans les familles, comme cela arrive dans les couvents. On entre au monastère pour le face-à-face, et ce qu'on vit réellement, c'est le coude-à-coude. C'est évidemment moins exaltant ! On s'agace, et on s'en veut d'être agacé. On est loin des extases de Thérèse d'Avila, quand on écoute un frère raconter n'importe quoi — pour la trois-cent-quatre-vingt-dix-huitième fois d'ailleurs — depuis des années qu'on le connaît ; et on frémit de penser que la trois-cent-quatre-vingt-dix-neuvième est sans doute pour très bientôt. Qu'on serait mieux seul dans sa cellule avec sa Bible !

Cette tension-là entre Dieu et nos frères ou sœurs est nécessaire. Elle est désagréable, très inconfortable, mais si cette tension n'existe plus, cela veut dire que nous avons tout raté, tout perdu. En confession, un jour, une dame un peu âgée s'accusait de péchés terrifiants, comme d'avoir manqué la messe un jour parce qu'elle était malade, ou d'avoir été distraite en récitant son chapelet quotidien. Au bout d'un quart d'heure dans ce goût-là, le confesseur lui demande tout de même : « Et avec les autres, ça va ? » — « Aucun problème avec les autres, répond-elle : je ne leur parle pas. » Elle avait réglé la tension, mais je doute que ce soit en véritable « fille d'Israël ». Elle voulait vivre le combat de Jacob, mais seulement à moitié. Or il faut lutter sur les deux fronts, et c'est d'ailleurs ce que Dieu avait dit à Jacob en lui donnant son nom de lutteur : « Parce que tu as lutté avec Dieu et avec des hommes. »

Le problème, c'est que bien souvent, les autres et même les plus proches, ceux que j'aime le plus, font plus que simplement me déranger. Ils ne se contentent pas des

seconds rôles, utiles au déroulement de l'histoire, dans le film de ma romance avec Dieu. Ils viennent parfois bouleverser le scénario et s'imposent dans des rôles de méchant. Il y a plus que le dérangement : il y a aussi le mal. Du petit mal, au jour le jour ; du grand mal, heureusement plus rare. Mais c'est toujours du mal, qui vient blesser nos efforts de fraternité.

Elle serait si belle, la fraternité, si douce, si l'on ne se faisait jamais de mal ! Mais la fraternité, ce n'est pas cela. C'est peut-être l'amitié. La fraternité, c'est autre chose. C'est une relation qui survit au mal, mais où on ne doit pas s'habituer au mal : on apprend à le dépasser. Jacob et Ésaü s'en veulent assez pour ne pas s'adresser la parole pendant des années. Mais Jacob va nous montrer la voie pour en sortir, le seul remède pour vaincre le mal : le pardon. Un double pardon, du reste. Car entre les deux frères, les torts sont partagés. Il faut donc à Jacob un double courage : celui de pardonner et celui de demander pardon. C'est le cœur du véritable combat de Jacob.

Le pardon est souvent mal compris chez les chrétiens, et ces malentendus peuvent faire de véritables ravages. De bonnes âmes nous conseillent d'oublier le mal qu'on nous a fait, au nom du pardon chrétien ; mais le pardon chrétien n'est pas l'oubli du mal — d'autant qu'on n'oublie jamais, si le mal est un vrai mal. Il y a Dieu merci, des broutilles qu'il faut laisser filer sans leur prêter attention ; mais il y a d'autres choses qui ne passent pas et qu'on garde, même si on se raisonne, même si on se dit qu'au fond ce n'est pas si grave, en travers de la gorge. Cela appelle un véritable pardon, c'est-à-dire un pardon qui a une date. Il ne s'agit pas de s'habituer à l'offense ou à l'humiliation, mais de la pardonner : dans le pardon, il y a un avant et un après.

L'autre confusion fréquente, et pas moins dramatique, c'est celle du pardon et de l'excuse. Comme il faut être gentil pour être un bon chrétien, pensons-nous, nous cherchons des excuses : elle est fatiguée en ce moment, j'ai dû toucher un point sensible, ce n'est pas ce qu'il a voulu dire... L'excuse, c'est ce qui vaut pour un mal involontaire : si vous me marchez sur le pied, je vous excuserai pour votre distraction, et il n'y aura vraisemblablement rien à pardonner.

Mais il arrive aussi qu'on nous fasse volontairement du mal. Ce mal-là n'est pas à excuser, sous peine de réduire l'autre à une espèce d'enfant irresponsable incapable de vouloir nous faire du mal. Ouvrons les yeux : il nous arrive de vouloir mal faire, il nous arrive de vouloir faire du mal. Pas longtemps, sans doute : nous ne sommes pas fondamentalement méchants. Mais il nous arrive de vouloir des choses inexcusables ; il arrive qu'on nous fasse ou qu'on nous dise des choses inexcusables. Inexcusables, mais toutefois pardonnables. Pourtant, nous préférons les excuser. Ne vous est-il jamais arrivé, quand un proche vous demandait pardon, d'avoir préféré l'excuser, parce que c'est plus facile, parce que cela ne demande en fait pas de vraie relation ? « Je te demande

pardon pour ce que je t'ai dit ce matin. — Non, tu n'étais pas en forme, tu ne voulais pas... — Oh si !, j'ai vraiment voulu te faire du mal. Je l'ai vraiment voulu, de même qu'à présent je regrette vraiment. » Rester dans l'excuse, c'est ne pas traiter l'autre, l'offenseur, comme un vrai sujet capable de vouloir quelque chose. On se protège comme cela. On se met à l'abri.

J'insiste parce qu'il me semble important de ne pas faire de confusion. Habiller aux couleurs du pardon l'oubli ou l'excuse, ce n'est pas seulement mal nommer les choses, ce qui n'est pas dramatique ; c'est aussi s'interdire d'apporter au mal le remède approprié. C'est surtout se rendre complice du mal qu'on nous fait. Faire comme si ce n'était pas du mal, le couvrir, le travestir, cela n'a rien de chrétien, c'est même le contraire du christianisme, puisque cela nous fait passer de victime à complice, ou plutôt les deux à la fois, ce qui est vraiment la double peine.

Le pardon passe toujours par la vérité. Appeler un chat un chat, et un mal un mal. Il n'y a rien à attendre de la mièvrerie quand elle a lieu aux dépens de la vérité.

Cela ne veut pas dire que toute la vérité est à dire tout de suite, dans le feu de l'action. Il faut parfois un peu de temps pour retrouver le calme, la paix, pour faire la part des choses : blessé, on a envie de blesser en retour, et sous prétexte de « dire ses quatre vérités » à l'autre, on va en fait chercher à lui faire mal. C'est peut-être pour cela que Jacob a pris le temps de la réflexion : quatorze ans loin de son frère. C'était aussi, bien sûr, pour se mettre hors de danger — ce qui est tout aussi important. Une femme battue qui pardonne à son mari violent au nom du pardon chrétien n'a pas compris le pardon ; la première urgence est, pour elle, de se mettre en sûreté, et d'aimer certes son mari, mais comme on aime ses ennemis, c'est-à-dire de loin.

Ce que j'admire chez Jacob, ce n'est pas qu'il ait pris du champ quelques années, mais que cela ne l'empêche pas de revenir. Son contentieux avec son frère restait ouvert, douloureux. Il faut apurer le dossier un jour ou l'autre. Je ne crois pas qu'il puisse être trop tard : des années de silence ont pu séparer deux frères, deux sœurs, il n'est jamais trop tard pour retisser cette fraternité blessée. J'admire d'ailleurs un certain réalisme : quand Ésaü lui propose de reprendre une vie commune, Jacob décline poliment. L'enjeu pour lui n'est pas de devenir le meilleur ami d'Ésaü : ce n'est pas toujours possible. Sans doute connaît-il bien son frère, et sait-il que c'est impossible. Peu importe, même s'ils ne seront jamais amis, Jacob reprend la relation interrompue. Il ne renonce pas pour autant à son frère.

L'exemple de Jacob nous montre que cela demande de l'humilité. C'est peut-être cela qui nous rend le pardon si difficile. Il faut de l'humilité pour le demander, et il faut de l'humilité pour l'accorder. C'est pour cela aussi, peut-être, que le véritable pardon rapproche : deux personnes ont accepté de s'abaisser, de quitter leurs majestueux

trônes imaginaires pour se rencontrer en vérité. Vérité et humilité, les deux maîtres mots du pardon. S'il manque l'un ou l'autre, le pardon est impossible ou, ce qui est pire, faux. Et il est inenvisageable de regarder l'offense qui a blessé sans avoir mal.

Alors que le miracle du pardon, ce n'est pas qu'il fait disparaître l'offense ou qu'il nous permet de l'oublier, mais qu'il nous permet de la regarder sans souffrir : on la regarde comme protégé par une vitre, qui est le pardon. Impossible de repenser à l'offense sans penser en même temps à l'événement du pardon.

Il n'y a pas de vie communautaire possible, comme il n'y a pas de vie de couple, comme il n'y a pas de vie chrétienne, sans pratique du pardon authentique. D'abord parce que sans lui, le mal que nous nous faisons ne disparaît jamais et nos familles, nos paroisses, nos communautés explosent, ou meurent à petit feu, selon

les tempéraments. Mais cela va plus loin. Le pardon réclame l'humilité, mais il est aussi, pour le pardonnant comme pour le pardonné — et c'est souvent plus compliqué —, la meilleure école d'humilité, le meilleur lieu où l'apprendre. Le pardon rend humble, c'est-à-dire capable de Dieu. Rien d'étonnant si c'est au milieu de son acte de pardon que Jacob a vu surgir Dieu, au milieu du gué, bien décidé à ne plus quitter sa vie.

## À suivre...

*Tiré de « Quand tu étais sous le figuier »  
Propos intempestifs sur la vie chrétienne –*

*Adrien Candiard,*

*Le Caire, le 24 août 2016,*

*en la fête de saint Barthélemy, cet apôtre méconnu que la  
tradition de l'Église identifie depuis longtemps au Nathanaël  
de l'évangile...*



# *L'ÉCOUTE DU CORPS DANS L'ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL - Suite et fin...*



*L'auteur fait état de la manière dont il s'appuie pour l'accompagnement spirituel sur des pratiques développées dans le domaine de la psychothérapie. Le corps se voit ici accorder une place essentielle comme caisse de résonance des expériences et des émotions que celles-ci suscitent.*



## L'ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL

Regardons maintenant le rôle de l'accompagnement spirituel dans la tradition ignatienne. De la même façon que la prière d'alliance offre aux croyants une occasion de considérer dans quel état ils sont au moment présent et comment ils interagissent avec Dieu au jour le jour, l'accompagnement spirituel leur offre l'opportunité de se rendre compte de ce qu'ils ont été et de considérer de quoi leur relation à Dieu a été faite, sur un plus long laps de temps, sous le regard d'un tiers croyant.

Joe McHugh écrit que « l'accompagnement spirituel aide une personne à trouver et à adopter son propre chemin en, avec et vers Dieu ». C'est une « aide qu'un croyant offre à un autre croyant pour qu'il repère, comprenne et réponde à la parole personnelle de "vie ressuscitée" que Dieu adresse à nos propres vies ». Richard Pearce partage cette insistance sur le fait de « repérer » et fait un lien entre ce qu'il appelle « la discipline spirituelle visant à repérer Dieu », inhérente à l'accompagnement spirituel, et la prière d'alliance. « Notre rôle est d'apprendre à repérer », écrit-il. Et, en repérant avec discernement, nous gagnons au fil du temps un sens de la réalité de la présence de Dieu. » L'accompagnement spirituel l'a aidé à cette tâche et, ainsi qu'il le dit, « la prière d'alliance a été un bon moyen pour commencer à repérer Dieu ».

Robert Marsh a offert aux accompagnateurs dans la tradition ignatienne un modèle pratique d'accompagnement reposant sur la structuration des temps de prière proposée par Ignace dans les *Exercices spirituels* (mise en présence, prière préparatoire, histoire, composition de lieu, demande de grâce, corps de la prière, colloque). En tant qu'accompagnateur, Marsh invite la personne accompagnée à se concentrer sur un motif ou un problème qui émerge de sa vie dans le mois qui s'est écoulé et à revisiter une instance particulière du motif ou de la question. À partir de là, elle sera peut-être à même de remarquer et de revivre une rencontre avec Dieu qui était jusque-là restée cachée. L'accompagnateur pourra alors être en mesure de voir quel esprit « bon » ou « mauvais » est à l'œuvre et de l'explicitier pour la personne accompagnée qui apprendra ainsi à discerner par

elle-même. La rencontre conduit la personne de la mémoire d'une rencontre avec Dieu, trois semaines auparavant, à une nouvelle rencontre avec Dieu, ici et maintenant.

Les parallèles entre prière d'alliance et accompagnement spirituel sont évidents. Ce que je suggère, c'est que les éléments de la prière d'alliance peuvent être mis à profit comme outils dans l'accompagnement spirituel. Je vais éclairer cela en faisant référence à chaque partie de la prière d'alliance successivement, en utilisant la version contemporaine présentée plus haut. Je reviendrai aussi sur l'exercice de « focalisation » d'Hinterkopf («focusing»).

## LA PRIÈRE D'ALLIANCE DANS L'ACCOMPAGNEMENT

La prière d'alliance nous enjoint d'abord à demander à Dieu de nous donner secours et lucidité alors que nous faisons l'exercice (A). Personnellement, en tant qu'accompagnateur, c'est une prière que je fais avant chaque rencontre. Dois-je commencer chaque rencontre en attirant l'attention de la personne accompagnée sur cette demande aussi ? Si, comme accompagnateur, vous avez pour habitude de commencer chaque rencontre par une prière, c'est tout à fait adapté et peut être d'une grande aide. La prière d'alliance nous amène à repérer les bénédictions qu'offre la vie et à en rendre grâce à Dieu (B). C'est certainement un exercice précieux en lien avec l'accompagnement. Si la personne accompagnée n'est pas complètement consciente de ces bénédictions au début de la rencontre, l'accompagnateur peut attirer son attention sur le bien qui a été vécu, ce qui peut redynamiser la foi de la personne dans le soin que Dieu prend d'elle.

Une fois que les personnes accompagnées auront commencé à comprendre comment l'accompagnement spirituel fonctionne, il leur sera tout à fait naturel de revoir les points saillants de leur vie depuis la dernière rencontre. Comme accompagnateur, j'essaie de voir quels motifs émergent ou quel incident particulier semble suffisamment significatif pour qu'il soit profitable de revenir dessus plus en profondeur. S'il y en a plus d'un, alors je ferai retour sur celui qui est le plus chargé d'énergie (qu'il soit revigorant ou perturbant). Je vais amener la personne que



j'accompagne à exprimer les aspects les plus profonds de l'expérience en faisant spécifiquement référence à ce que cela produit comme sentiment en elle (C et D).

C'est mon désir en tant qu'accompagnateur que les personnes que j'accompagne prennent davantage conscience de leurs sentiments et soient mieux à même de mettre des mots dessus et de les accepter comme indicateurs de ce qu'elles sont en profondeur et dans tout leur être (qu'elles ne s'en tiennent pas à ce qu'elles pensent ou veulent croire d'elles-mêmes). Dans mes tentatives de faire de la prière d'alliance une opportunité pour des débutants dans la prière ignatienne qui apprennent à pratiquer le discernement des esprits, je leur donne une version de la prière d'alliance, trouvée sur [practicetribe.com](http://practicetribe.com), qui attire l'attention de la personne sur ses sentiments. Voici ce qu'il en est dit :

- Revoir les sentiments qui remontent. Maintenant, demandez-vous quels sentiments ont fait surface pendant les vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler ? Avez-vous ressenti frustration ? honte ? déception ? excitation ? joie ? souffrance ? Nommez les sentiments positifs et négatifs.

- Choisir l'un ou l'autre sentiment et prier à partir de là. Choisissez un sentiment négatif et un sentiment positif et parlez-en simplement à Dieu. Puis écoutez-le. Alors que vous faites cela, laissez-vous surprendre par Dieu. Regardez Jésus qui vous regarde alors que vous lui présentez vos sentiments.

Hinterkopf permet à ses clients de découvrir ce qui est source d'énergie et de joie dans leur vie en les amenant à faire attention à leurs sensations physiques immédiates (le ressenti corporel « felt sense ») alors qu'ils sont concentrés et focalisés sur un point.

Après que le client a identifié un point spécifique, Hinterkopf demande : « Comment ressentez-vous tout cela dans votre corps ? » Il est important que le client soit accueillant et bienveillant envers tout ce qui survient. Les sensations peuvent être décrites par le biais d'images, de mouvements, de sons ou d'odeurs. Hinterkopf encourage ses clients à enrichir leur ressenti corporel en leur demandant s'il y a d'autres mots ou images qu'ils peuvent nommer. Ensuite, ils sont invités à se pencher plus avant sur le point en notant quel élément particulier du point en question provoque ces sentiments particuliers. À ce stade, les quelques questions utiles pour le client sont entre autres : « Quel est le besoin actuel autour de tout cela ? » ou « Comment vous sentiriez-vous si tout était OK ? ». C'est à ce stade qu'Hinterkopf s'attend à ce que ses patients ressentent le « déplacement » (« felt shift »), une libération par rapport aux sentiments d'inconfort et de manque d'énergie, pour passer à des sentiments réconfortants et sources d'énergie. Encore une fois, il est important pour le patient de nommer les sensations et de les accueillir. Hinterkopf répète sa question-clé : « Comment ressentez-vous cela dans votre corps maintenant ? »

La méthode d'Hinterkopf me sert en tant qu'accompagnateur spirituel auprès de personnes qui ne savent pas exprimer les choses ou qui ont une capacité limitée à pénétrer dans leur propre intériorité. En tant que professionnel de l'accompagnement, je dois être prêt à accepter leurs réponses, quelles qu'elles soient, de la même façon que Dieu fait avec moi mais, avec ces outils, je me sens plus à même d'inviter les personnes que j'accompagne à entrer dans leur propre expérience, d'une façon qui les amène à vivre un contact plus profond avec elles-mêmes et par conséquent avec Dieu.

Pour revenir à la fin de la prière d'alliance (E), les désirs et les intentions à venir, je vais demander à certains moments de la rencontre aux personnes accompagnées si elles ont parlé avec Dieu à propos de la question que nous avons explorée ensemble. En général, ce n'est pas le cas et je leur recommande d'avoir ce dialogue avec Dieu lors du temps de prière suivant. De façon implicite, je leur donne l'opportunité d'exprimer leurs désirs ou ce qui les

entrave au regard de ce qu'elles désirent être ou de la relation qu'elles veulent nouer avec Dieu.

De même que, dans la prière d'alliance, une personne peut s'attarder davantage sur un point que sur un autre, ou parfois ne pas prier sur chaque point ; de même, dans l'accompagnement spirituel, l'accompagné (e) et moi pouvons nous retrouver à passer plus de temps sur les désirs que sur l'expérience, par exemple. La prière d'alliance ne peut atteindre le but escompté que si la personne qui prie considère ses expériences et ses sentiments avec honnêteté. Il est difficile pour qui que ce soit d'affronter ce qu'il y a de dérangent en soi et ce même lors d'une rencontre dans le cadre d'un accompagnement spirituel. Mais l'avantage de l'accompagnement spirituel par rapport à la prière d'alliance, c'est que l'accompagnateur peut être doux et plein de compassion avec la personne accompagnée lorsque celle-ci pénètre dans les recoins sombres de sa vie.

En tant qu'accompagnateur, quand je ne parviens pas à voir comment la personne accompagnée chemine avec Dieu et quand cette personne ne semble pas être mue activement par l'Esprit, je reste attentif aux éléments de la prière d'alliance comme un moyen, pour moi-même et pour la personne accompagnée, de rester concentrée sur son expérience de Dieu. Ultimement, cependant, je reconnais que Dieu désire toujours demeurer auprès d'une personne qui est « bloquée » spirituellement. Tant que les personnes accompagnées éprouvent un bénéfice à venir me voir et que mon superviseur n'a pas émis d'objection quant à la façon dont je les accompagne, je prie pour pouvoir continuer à les servir comme accompagnateur.

*Fin...*

*Article publié en intégralité dans The Way  
(www.theway.org.uk),  
en janvier 2018 (n° 57/I),  
traduit par Marie-Caroline Bustarret  
extrait du Christus, Vivre l'expérience spirituelle  
aujourd'hui*

## LES BIENHEUREUX ET LES SAINTS DE L'ORDRE DANS L'ÉGLISE

La vénération des saints de l'Ordre de Malte est un élément essentiel de la spiritualité de l'Ordre, ces saints sont connus et pour la plupart d'entre eux vénérés localement. Les chevaliers profès, en qualité de religieux de l'Ordre, ont conservé une vénération très particulière à tous les saints de l'Ordre, vénération qui les rattache à la tradition ancestrale de son histoire.

Au fur et à mesure des mois à venir, nous allons découvrir en entrant dans le jardin secret de Malte, et la vie et le parfum de ces fleurs cachées, trop bien cachées ! Pour mettre en lumière l'admirable don de soi que ces saintes et ces saints ont pu apporter à la spiritualité de l'Ordre. Raviver leurs souvenirs et raviver leurs vénération par nos prières est un devoir de mémoire que nous nous devons d'accomplir pour les rendre plus présents là où la sainteté nous manque, là où les hauts faits de sacrifice nous sont nécessaires, là où nos demandes d'intercession deviennent essentielles pour leur ultime sanctification.

Dans ces deux pages, nous nous efforcerons de découvrir les saints et bienheureux de l'Ordre dont le mémorial a été fixé par l'Église dans le courant du mois.

Comme toutes les institutions religieuses, l'Ordre a compté dans ses rangs des hommes et des femmes qui ont été distingués par l'Église et « les a fait porter sur les autels ».

Le Missel de l'Ordre de Malte indique : « Depuis son origine l'Ordre a attiré à lui un grand nombre d'hommes et de femmes, la sainteté de certains d'entre eux a laissé des traces dans l'histoire de l'Église. Mais à côté de ces hommes et de ces femmes "illustres", il y a de nombreux frères et sœurs inconnus qui ont donné leur vie selon la tradition de l'Ordre : tuitio fidei et obsequium pauperum... Ils nous rappellent que nous sommes tous appelés à la sainteté. »



### SAINT GERARD MECATTI DE VILLAMAGNA MEMORIAL: LE 18 MAI



Né en Italie, à Villamagna près de Florence, vers 1174, le jeune « Ghérardo » va participer auprès du seigneur féodal de sa région à la 3e croisade en Terre sainte. Arrivé à Jérusalem, il est attiré par le service dispensé aux pauvres et aux malades assuré par les Hospitaliers de Saint-Jean, en l'hôpital St-Jean-Baptiste de Jérusalem. C'est alors qu'il choisit de devenir « frère servant » de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, il se dépense pour l'amour du Christ, à recevoir les pèlerins, à soulager les malades et à s'occuper des plus pauvres.

De retour dans son pays, il mène une vie d'anachorète et meurt le 13 mai 1254.

Les reliques de son corps sont conservées à Villamagna où on l'honore chaque 18 mai.

#### PRIÈRE

Bienheureux Gérard, toi qui as donné le grand exemple de fidélité et de bravoure dans la défense de la foi, au service de Dieu, des malades et des pauvres, mais aussi au développement spirituel personnel, aide-nous à nous conformer aux charismes de l'ordre et à les vivre dans la sincérité et l'amour de l'Autre et prie pour que tous les membres de notre ordre puissent suivre ton exemple, Seigneur nous te le demandons par Jésus-Christ ton Fils, qui vit et règne avec toi et le Saint-Esprit, un seul Dieu pour les siècles des siècles. Amen.



### BIENHEUREUX VILMOS APOR MEMORIAL: LE 23 MAI



Vilmos Apor naquit le 29 février 1892 à Segesvar en Transylvanie, dans une famille patricienne hongroise. Il passa cinq années au séminaire des jésuites d'Innsbruck, avant d'être ordonné prêtre le 24 août 1915. Il enseigna au séminaire de Nagyvarad, puis fut curé de Gyula à partir de 1918. « Là, pendant plusieurs années, il courut toutes les misères, au point de mériter le titre de "curé des pauvres" », rapporte le Missel de l'Ordre de Malte. Évêque de Győr en 1941, Mgr Apor, avec ses amis Mgr Mindszenty et Mgr Lajos Shvoy, cacha des Juifs persécutés par les nazis. Le vendredi saint 30 mars 1945, Valmos Apor refusa de livrer aux soldats russes des femmes et jeunes filles réfugiées dans son évêché. Un officier soviétique sortit son revolver et tira à plusieurs reprises sur l'évêque, qui mourut à l'aube du lundi de Pâques. Il a été béatifié le 9 novembre 1997. Mgr Apor était chapelain conventuel ad honorem de l'ordre, et non pas, comme cela a été écrit dans le Missel, bailli, titre accordé aux cardinaux. Le 2 avril, au calendrier général de l'Église, étant consacré à la mémoire de saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, la célébration du bienheureux Vilmos Apor a été fixée au 23 mai, date de la translation de son corps, précise toujours le Missel de l'Ordre de Malte.

#### PRIÈRE

Père tout-puissant et éternel, par ta grâce, Mgr Vilmos Apor a décidé courageusement de verser son sang en protégeant des réfugiés qui avaient demandé sa protection, il a ainsi gagné la couronne du martyr. Accorde-nous, malgré les difficultés de notre vie quotidienne, de faire ta volonté et d'offrir le meilleur de nous-mêmes pour le salut de nos frères et sœurs en difficulté.

Nous te le demandons par notre Seigneur Jésus-Christ, ton Fils, qui vit et règne avec toi et le Saint-Esprit, un seul Dieu, pour les siècles des siècles. Amen.



## **SAINTE MADELEINE-SOPHIE BARAT** **MEMORIAL: LE 25 MAI**



Sainte Madeleine-Sophie Barat (12 décembre 1779, Joigny (Yonne) - 25 mai 1865, Paris) est une religieuse française, fondatrice en 1800 de la Société du Sacré-Cœur de Jésus (congrégation des sœurs du Sacré-Cœur). Elle fut béatifiée par Pie X, le 24 mai 1908, puis canonisée par Pie XI, le 24 mai 1925.

Issue d'une famille d'artisans tonneliers, Madeleine-Sophie a reçu une solide éducation chrétienne de la part de son frère Louis. A l'initiative du père Joseph Varin (1769-1850), jésuite, auprès de qui œuvrait son frère Louis, elle fonda le 21 novembre 1800 la Société du Sacré-Cœur de Jésus dont l'objet était de développer l'enseignement pour les jeunes filles. Très attirée à la fois par une vie de prière mais aussi par le désir d'aider la société de son temps, elle fut une femme étonnamment ouverte aux besoins de son époque, très attentive à y répondre de son mieux. Elle a cherché à donner aux femmes un rôle de premier plan pour la reconstitution du tissu social. Elle a aussi révélé de remarquables qualités relationnelles, manifestant de l'aisance aussi bien avec les grands de ce monde qu'avec les enfants et leurs familles. L'ouverture des lycées napoléoniens puis républicains aux filles, œuvre du ministre de l'Instruction publique Victor Duruy, est, en un certain sens, un hommage rendu à l'intuition de Madeleine-Sophie.

Selon la légende, sainte Sophie fut soignée par l'Ordre de Malte et garda avec cette institution religieuse des relations constantes et privilégiées; c'est à ce titre qu'elle peut apparaître dans la liste des saints de l'Ordre de Malte.

Élue supérieure de la congrégation dès le 18 janvier 1806 alors qu'elle n'avait que 26 ans, elle le restera jusqu'à sa mort le 25 mai 1865. Comptant alors 3 539 religieuses réparties en 99 communautés, la congrégation s'était déjà considérablement développée à travers le monde, notamment en Amérique du Nord dès le 19 mars 1818, grâce à Philippine Duchesne, religieuse de la congrégation qui sera béatifiée par le pape Pie XII le 12 mai 1940 et canonisée le 3 juillet 1988 par le pape Jean-Paul II.

### **PRIÈRE**

Seigneur, toi qui as donné à sainte Madeleine-Sophie Barat l'esprit d'ouverture et le courage d'affronter la rigidité des règles établies par la société de son temps, pour qu'une plus grande justice et que plus d'équité puissent exister entre les hommes et les femmes de ce monde ; fais que par notre action et nos prières nous puissions cultiver l'équité et que la justice grandisse par le vécu total de ta Parole. Nous te le demandons par notre Seigneur Jésus-Christ, ton Fils qui vit et règne avec toi et le Saint-Esprit, un seul Dieu pour les siècles des siècles.



## **SAINTE UBALDESCA** **MEMORIAL: LE 28 MAI**



Sainte Ubaldesque ou Ubaldesca (en italien) Taccini naquit à Calcinaia, dans la région de Pise, en 1136. Ses parents étaient d'humbles fermiers. Agée de quatorze ans, ou de seize selon les auteurs, elle eut la vision d'un ange qui lui ordonnait d'entrer au monastère des sœurs de Saint-Jean-de-Jérusalem. Elle aurait alors répondu à l'envoyé de Dieu : « Mais, je n'ai pas de dot, et mes parents ne peuvent m'en donner ! » L'ange lui aurait dit: « La vertu remplace la dot », et la jeune fille de répliquer : « Mais, si je n'ai aucune vertu ? » L'ange aurait répondu : « L'Esprit saint y pourvoira. Il n'y a aucune femme, dans Pise, qui sera plus comblée que vous. Grâce à vos mérites, la ville sera délivrée de grands périls. » Durant plus de cinquante ans, dans l'hôpital annexe de Pise, elle exerça la charité et s'occupa des plus démunis. On la représente, d'ailleurs, portant un panier et apportant des vivres aux pauvres. Un vendredi saint, une femme épuisée par la longueur de l'office lui demanda un verre d'eau. La religieuse le lui apporta, mais la femme exigea qu'elle bénisse le liquide. Ubaldesca refusa naturellement, mais l'autre insista tellement qu'elle esquissa un signe de croix. La femme porta le verre à ses lèvres, et s'étonna, en pleurant, de boire du vin. Ubaldesca lui fit promettre de ne rien révéler de ce prodige. Promesse que la femme ne tint pas et l'annonce de ce miracle courut à travers toute la ville. Depuis, l'écuelle bénite a été pieusement conservée. En traversant le pont de l'Epine, elle reçut une pierre sur la tête et refusa d'être soignée, la plaie s'infecta. Elle mourut le 28 mai 1206, le jour de la Sainte Trinité. Plus tard, le Grand Maître Loubens de Verdalle demanda à ce que plusieurs reliques de la sainte soient apportées à Malte où elles furent placées le 28 mai 1587 dans la chapelle majeure du couvent, par une permission donnée par le pape Sixte Quint. Une indulgence plénière à

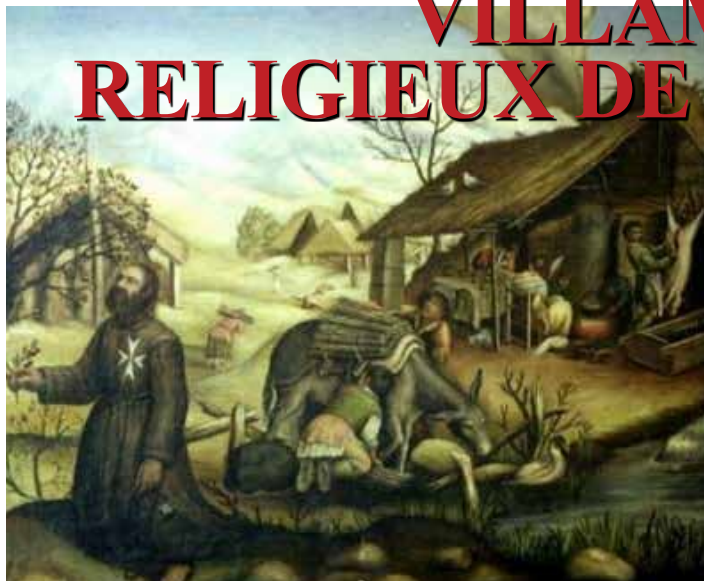
perpétuité fut accordée à tous les visiteurs des précieux restes. En 1636, une église consacrée en son honneur fut construite à La Valette. Ce qui demeurerait de son corps à Pise fut détruit, en 1808, par les Français, en même temps que son couvent. On la fête le 28 mai.

### **PRIÈRE**

Seigneur, tu as appelé sainte Ubaldesca à la vie religieuse dans l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem: fais que par ses prières et par l'exemple qu'elle nous a offert de sa vie nous puissions nous réjouir d'être humbles et que nous puissions vivre avec un esprit de pauvreté et de vérité grâce à ta parole vécue dans le monde.

Nous te le demandons par notre Seigneur Jésus-Christ, ton Fils, qui vit et règne avec toi et le Saint-Esprit, un seul Dieu, pour les siècles des siècles.

# B. GÉRARD MECATTI DE VILLAMAGNA RELIGIEUX DE NOTRE ORDRE



## MÉMOIRE OBLIGATOIRE

Gérard naquit à Villamagna, près de Florence, vers l'année 1174. Il suivit son seigneur en Palestine et là devint « frère servant » dans l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. De retour en sa patrie, il mena une vie d'anachorète, entièrement donné à la pénitence et à la prière. La tradition veut qu'il mourût le 13 mai 1245. Son corps est gardé à Villamagna, où sa mémoire est célébrée chaque année le 18 mai.

### ANTIENNE D'OUVERTURE (JR 17, 7)

Béni soit l'homme qui met sa confiance dans le Seigneur, dont le Seigneur est l'espoir. (T.P. Alléluia).

### PRIÈRE

Dieu qui as donné au bienheureux  
Gérard de Villamagna,  
à l'exemple de ton Fils,  
l'amour de la solitude et des bonnes œuvres:  
Rends-nous forts, nous t'en prions,  
par l'oraison et la pénitence, afin d'être plus libres  
pour accomplir les devoirs de la vie chrétienne.  
Par Jésus-Christ.

### PREMIÈRE LECTURE ÉLOGE DE L'HUMILITÉ

LECTURE DU LIVRE DE SIRAC LE SAGE - 3, 17-24

**17** Mon fils, accomplis toute chose dans l'humilité,  
et tu seras aimé plus qu'un bienfaiteur

**18** Plus tu es grand, plus il faut t'abaisser :  
tu trouveras grâce devant le Seigneur.

**19** Beaucoup d'hommes sont haut placés et glorieux,  
mais c'est aux humbles  
que le Seigneur révèle ses secrets.

**20** Sa puissance est grande,  
et les humbles lui rendent gloire.

**21** Ne cherche pas ce qui est trop difficile pour toi,  
ne scrute pas ce qui est au-dessus de tes forces.

**22** Médite ce qu'on t'a prescrit:  
tu n'as pas à t'occuper des choses cachées.

**23** Ne sois pas curieux de ce qui te dépasse:  
déjà ce qu'on t'a enseigné est au-delà  
de l'esprit humain.

**24** Leur présomption a égaré bien des gens,  
leur manque de jugement  
a fait dévier leurs pensées.

## PSAUME RESPONSORIAL

Ps 14 (15), 2-3ab. 3cd-4ab. 5 (R: 1b)

*R. Le juste habitera sur ta montagne, Seigneur*

**1** Celui qui se conduit parfaitement,  
agit avec justice  
et dit la vérité selon son cœur.

**2** Il met un frein à sa langue,  
Il ne fait pas de tort à son frère  
et n'outrage pas son prochain.

**3** Il honore les fidèles du Seigneur.  
S'il a juré à ses dépens,  
Il ne reprend pas sa parole.

**4** Il prête son argent sans intérêt,  
n'accepte rien qui nuise à l'innocent.  
Qui fait ainsi demeure inébranlable.

## ALLÉLUIA- *LC 21, 36*

R. Alléluia:

V. Restez éveillés et priez en tout temps : ainsi vous serez jugés dignes de paraître debout devant le Fils de l'homme.

R. Alléluia.

## ÉVANGILE

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC - *LC 12, 32-48*

JÉSUS DISAIT À SES DISCIPLES:

**35** «Restez en tenue de service, et gardez vos lampes allumées.

**36** Soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour des noces pour lui ouvrir dès qu'il arrivera et frappera à la porte.

**37** Heureux les serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller. Amen, je vous le dis: il prendra la tenue de service, les fera passer à table et les servira chacun à son tour.

**38** S'il revient vers minuit ou plus tard encore et qu'il les trouve ainsi, heureux sont-ils! et qui ne commence pas par s'asseoir

**39** «Vous le savez bien: si le maître de maison connaissait l'heure où le voleur doit venir, il ne laisserait pas percer le mur de sa maison.

**40** Vous aussi, tenez-vous prêts: c'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra.»

## PRIÈRE SUR LES OFFRANDES

En faisant mémoire du bienheureux Gérard, nous te présentons, Seigneur, avec humilité la victime offerte une fois pour toutes sur la croix et, dans cet échange mystérieux, continuellement présenté sur l'autel de l'Église. Par Jésus.

## ANTIENNE DE LA COMMUNION (*MT 5, 3*)

« Heureux les pauvres de cœur,  
le Royaume des cieux est à eux » (T.P. Alléluia).

### Prière après la communion

Après avoir reçu, Seigneur,  
en cette célébration du bienheureux Gérard,  
l'unique aliment de la vie  
nous supplions ta bonté:  
Que notre esprit resplendisse en union avec toi,  
et que notre corps renaisse glorieux  
lors de la venue de ton Fils unique.

# Quand le silence *se manifeste*



**MICHEL COOL**

***CONVERSION AU SILENCE***

*Itinéraire spirituel d'un journaliste*

*Un journaliste catholique, élevé dans un milieu modeste du Nord, avoue ce qui lui est arrivé dans l'ordre de la foi et de la rencontre illuminative de la présence divine. Ce qui le fait avancer, en toutes ses activités, c'est le rayonnement secret du silence divin dans sa vie. Depuis son expérience spirituelle de Scourmont en Belgique, l'évidence de la présence de Dieu dans sa vie le poursuit avec bonheur et lui donne un recul serein sur tout ce qui lui arrive et qui est tout sauf banal. On n'est plus ici dans la question du sens, mais dans celle de la présence bienveillante et constante de Dieu à l'homme. Un livre pour les actifs, les survoltés, les déboussolés spirituels, qui se fuient ou fuient Celui qui ne cesse de les accompagner et veut les rencontrer en leur intimité.*

*Michel Cool, né en 1956, est journaliste de presse écrite, radio et télévisée. Il est actuellement rédacteur en chef de l'hebdomadaire « La Vie » et chroniqueur littéraire du « Jour du Seigneur » sur France 2. Il a collaboré pendant plusieurs années à France Culture. Il est l'auteur d'une dizaine de livres, dont « Pour un capitalisme au service de l'homme » (Albin Michel, 2009) et « Messagers du silence » (Albin Michel, 2008).*



# 1995. Rencontre inattendue au Vietnam

est depuis ma mémorable escapade en Baie de Somme que j'aime partir dans un endroit inconnu sans trop m'encombrer de lectures préalables. Une intense préparation peut avoir d'évidents avantages d'ordre pratique et culturel. Mais attention au surplus de documentation! Il risque de nuire à la force exploratrice de notre regard quand il se transporte dans des paysages nouveaux. Je préfère courir le risque de l'ignorance pour préserver ma capacité d'émerveillement, plutôt que d'accumuler des connaissances pour satisfaire mon besoin de sécurité et de tranquillité intellectuelle. C'est une façon aussi d'instaurer un peu de paix et de silence dans un esprit en effervescence, agité à l'idée d'aller découvrir de nouveaux horizons. Quelle joie incomparable d'aborder des terres encore vierges pour les pieds avec des yeux restés vierges! J'ai ressenti ce bonheur lors de mon premier voyage au Vietnam en 1995. J'y avais été envoyé par l'École supérieure de journalisme de Lille afin d'animer une session de formation permanente pour des consœurs et des confrères de la presse écrite, radio et télévisée vietnamienne. C'est dans ce beau pays d'Extrême-Orient que j'ai fait l'expérience de mon plus grand et plus salvateur dépaysement. Jamais auparavant je n'avais ressenti aussi fort le fait de me retrouver différent et minoritaire au milieu d'une foule qui, à cheval sur des vélos ou des motos, semblait prête à vous avaler tout cru aux heures de pointe dans un tonnerre de moteurs et de klaxons! Un second voyage à Hanoï, deux ans plus tard, m'a fourni l'occasion d'écrire mes impressions dans un article consacré au fleuve Rouge.

« Le jour, c'est tout un peuple qui s'affaire autour du fleuve, écrivais-je, paysannes pliées dans les champs sous leur chapeau conique, enfants à moitié nus pourchassant des canards, bateliers assurant le bac entre deux rives, pêcheurs solitaires accroupis, aussi muets que leurs proies, vieilles femmes aux dents laquées astiquant une tombe ancestrale échouée dans l'océan vert des rizières... » On dirait une vieille carte postale du temps de l'Indochine. Réaction purement occidentale! Comme l'écrivait au début du XXe siècle le journaliste Léon Werth, à qui Antoine de Saint-Exupéry dédia « *Le Petit Prince* », « ici le passé et le présent ne s'opposent pas... Le temps est un compagnon qui vous invite à la méditation ou au plaisir ». Combien d'heures ai-je ainsi passées dans le centre historique d'Hanoï, à regarder autour du Petit Lac, des femmes en « ao dai » faire leur gymnastique matinale sous les flamboyants, ou des couples se promener nonchalamment en se touchant furtivement les mains.

Le dépaysement culturel modifie profondément le regard. Il le rend plus inquiet, plus vulnérable et en même temps plus attentif au mystère inépuisable des choses et des êtres. Le dépaysement redonne du sens et du prix à

l'irruption de l'autre dans sa vie, fût-il un étranger, fût-il un pauvre. Ce n'est pas un hasard si c'est au Vietnam que j'ai trouvé le fils inattendu que je n'espérais plus. Il m'avait longuement suivi, tandis que je pressais le pas pour le semer. Les étrangers sont constamment harcelés à Hanoï par des marchands ambulants de toutes sortes qui ont l'art d'exaspérer ces clients toujours pressés et souvent méfiants. Le jeune garçon qui me suivait vendait des pacotilles suspendues à une hampe qu'il portait sur une épaule. Je remarquai sa maigreur et sa fatigue quand un feu rouge arrêta notre course-poursuite. « Je ne veux pas vous vendre quelque chose, je veux seulement parler avec vous », me lança-t-il en baragouinant des mots ressemblant vaguement à l'anglais. Cette conversation surprenante, enclenchée volontairement par lui, dure maintenant depuis une quinzaine d'années. Après être venu de son plein gré en France pour y apprendre un métier, il est devenu citoyen français et surtout membre à part entière de notre famille. Il y a pris sa place de fils, de petit-fils, de neveu et de cousin en distribuant beaucoup de bonheur à celles et ceux qui l'ont accueilli, bouleversés par le sentiment qu'ils réalisaient peut-être avec lui l'un des plus beaux rêves de leur vie. Grâce à sa belle présence, notre famille s'est augmentée et enrichie de sa parentèle vietnamienne et maintenant de celle de sa jolie épouse. Plus je réfléchis à cette histoire particulière, plus j'ai la certitude que c'est lui qui, le premier, m'a trouvé, m'a reconnu et m'a choisi. Mais pourquoi moi ? Quand je lui pose cette sempiternelle question, il laisse tomber sur moi son regard bienveillant et me répond avec ce sourire empreint du charme mystérieux et de la pudeur de l'Asie du Sud-Est : « Tu sais bien, c'était écrit. » Thanh est né bouddhiste et nous nous sommes toujours gardés, ma femme et moi, de le détourner de ses sources spirituelles, par respect pour sa personne, pour sa famille et pour les croyances qui les aident à vivre et à s'élever en ce monde. Mais il ne m'en voudrait pas, lui dont l'esprit est si large et si curieux, que je me réfère à deux citations des Évangiles pour donner du sens à notre histoire et sa place dans ma vie. Première citation : « Pour nous, aimons puisque Lui nous a aimés le premier » (1 Jn 4,19). En une phrase admirablement concise, le disciple que Jésus aimait rappelle que tout amour prend sa source en Dieu ; c'est donc de Lui et de Lui seul que nous tirons notre capacité à nous aimer les uns les autres. En m'ayant appelé le premier, dans cette rue de Hanoï, je veux croire que Thanh a été en toute innocence l'instrument d'un Amour insurpassable, dont il a sûrement reçu la meilleure part : celle que Dieu réserve aux élus de son cœur. On les reconnaît à certains traits de leurs comportements : ils font les premiers pas, ils osent défier les climats d'indifférence ou de peur, mais surtout, ils aiment toujours les premiers. Seconde citation : « Et Jésus, fixant sur lui ses regards, se prit à l'aimer » (Mc 10, 21). Le Fils de Dieu est montré ici débordant de compassion à la vue d'un homme riche

qui se disait prêt à le suivre. Mais il y renonça, trop sous l'emprise de ses attaches terrestres. Il n'empêche ! Le Christ l'aima du regard. Cette chaste attitude de Jésus en dit long et en même temps infiniment pas assez sur la puissance irradiante d'amour que sa personne divinement humaine diffusait vers ceux qui l'approchaient. Ce qui me bouleverse dans cet épisode c'est le rappel de l'importance qu'occupe toujours le premier regard échangé entre deux êtres. Le premier regard de Thành dont je me souviens bien, exprimait une confiance, oui une confiance sereine et pure, qui me désarmait et m'engageait à lui répondre et à le rencontrer.

Mon confrère et ami Jean-Claude Guillebaud a lui aussi l'amour du Vietnam. Il y séjourna comme correspondant de guerre du quotidien *Le Monde*, au temps où les Américains larguaient leurs bombes au napalm et leurs gaz défoliants sur les populations civiles qui fuyaient ce feu d'enfer en s'enterrant dans des galeries profondes. Ce globe-trotter, au talent et à la hauteur de vue que l'on sait, a visité tous les continents. Il en a ramené une moisson de livres merveilleux qui aident à structurer notre vision du monde en plein bouleversement, et à défendre des valeurs d'humanité dont le christianisme a souvent été la matrice. Quand en 1989, j'ai créé avec un confrère et peu de moyens un mensuel de réflexion éthique sur l'actualité, dont le titre *Sens magazine* nous avait été conseillé par Françoise Giroud, Jean-Claude fut l'un des premiers à nous prêter gracieusement sa plume. Ce sont des gestes qui ne s'oublient pas quand l'esprit de gratuité devient une denrée si rare dans la société et dans mon univers professionnel. Dans un de ses livres, fruit de vingt années de pérégrinations autour du monde, il écrit : « Le vrai butin d'un voyage n'est pas celui qu'on croit... On s'employait loyalement à comprendre, on se souvient surtout d'avoir senti... On se croyait journaliste, on n'était que passant ordinaire... Cette immatérielle pépite, trouvée et retrouvée sans cesse sur la route, je l'appelle l'esprit du lieu. Lorsque s'oublie peu à peu tout le superflu du voyage, elle demeure au tréfonds de nous. » Je vénère, moi aussi, cet esprit du lieu. Dans un vers fameux, Lamartine déclame : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme / Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer? »

À l'instar du poète, je prétends qu'une ville, un paysage, une terre sont habités par un humus, un patrimoine, un esprit invisible dont les pierres, si elles le pouvaient, feraient bruire le chant immémorial. Cette croyance, je ne la tiens pas de je-ne-sais-quelle philosophie spiritiste, mais d'un amour personnel que, depuis l'enfance, je voue à des lieux marqués par une histoire ou des personnages qui me touchent et rehaussent mon espérance quand parfois elle chancelle. Quand j'en ressens le besoin, je prends mon bâton de pèlerin pour rejoindre une de ces destinations qui restaurent un pan de mon cœur ou de mon âme, blessé par un autre ou par ma propre faiblesse.

Ainsi à Lisieux, je m'en vais prendre un bain de jouvence spirituelle en cheminant sur les traces de la « petite Thérèse ». Elle est ma sœur du ciel depuis que j'ai été bouleversé par la photographie de son visage d'enfant accrochée à un mur de mon école maternelle tenue par des religieuses. Depuis plusieurs années, les reliques de la carmélite font le tour du monde dans une châsse dorée. Mais les reliques de Thérèse que je préfère ce sont ses mots inscrits dans les fameux cahiers qui forment son

testament intitulé « Histoire d'une âme ». Comme l'un de ses biographes, Jean-François Six le souligne, ses écrits dévoilent un paysage spirituel où chacun peut retrouver ce chemin de l'enfance spirituelle, qu'elle appelait sa « petite voie » et qui propose une mise en œuvre dans la simplicité et la confiance de la béatitude de Jésus : « Heureux ceux qui ont le cœur pur : ils verront Dieu » (Mat 5, 8).

Quand je me rends dans un autre lieu de prédilection, Colombey-Les-Deux-Églises, je repense à tous ces jeunes Français qui avaient vingt ans comme mon père en 1940 et qui ont fait de la résistance. « L'homme du 18 juin » leur inspirait un fol espoir de délivrance. Ce paysage, situé aux confins de la Champagne et de la Lorraine, est empreint d'une grandeur et d'une gravité qui évoquent le silence dont le Général fut toute sa vie un amateur et un pèlerin. En mai 1940, De Gaulle avait répondu à un aumônier militaire qui s'étonnait de le voir souvent s'enfermer dans la solitude et le silence : « La solitude, le silence, la réflexion ! Vous le savez mieux que personne, Monsieur l'aumônier; sans eux, que serait et que ferait la parole, même de Dieu? Tous ceux qui ont fait quelque chose de grand et de durable ont été des solitaires et des silencieux. » Saint Bernard, tant admiré par le chef de la France Libre et par André Malraux, fut l'un de ces solitaires silencieux. Il fonda au XIIe siècle à Clairvaux, tout près du village de Colombey, la première abbaye d'une longue série qui devait recouvrir toute la chrétienté européenne du grand manteau des moines blancs de l'Ordre cistercien. Ce géant de l'histoire de France et de l'Église universelle était foncièrement modelé par la Liturgie des Heures. Bernard de Clairvaux était, paraît-il, animé par une énergie spirituelle peu commune. Il la tirait essentiellement de sa pratique humble et exigeante du silence et de la solitude qui le disposaient à se mettre, lui le conseiller des papes et des rois, en présence de son unique Maître et Seigneur.

Autre lieu de pèlerinage personnel, Fressin, dans l'Artois. Georges Bernanos passa dans ce village de la vallée de



la Planquette une bonne partie de sa jeunesse. De sa maison anéantie par un incendie provoqué par l'occupant allemand, en 1940, il ne reste rien, à part le pigeonnier où le futur écrivain allait se cloîtrer pour rêver à sa guise. L'auteur de *Mouchette* et de *Sous le Soleil de Satan* a puisé les noms des personnages et des localités de ses principaux romans dans cette région verdoyante et boisée. Lors d'un reportage qui m'occasionna de faire une randonnée pédestre émouvante, je ne résistai pas au désir de relire sur place une page du *Journal d'un curé de campagne* : le curé d'Ambricourt, paroisse imaginaire mais inspirée de Fressin, y décrit ainsi son village : « Qu'il pleuve ou qu'il vente, je m'assois sur un tronc de peuplier oublié là. Dans ce pays de bois et de pâturages coupés de haies vives, plantés de pommiers, je ne trouverais pas un autre observatoire d'où le village m'apparaisse ainsi tout entier comme ramassé dans le creux de la main... » Je me suis assis à mon tour sur un banc faute d'avoir déniché un tronc d'arbre, et déposant mes yeux sur le village, je me suis laissé envahir par l'esprit bernanosien du lieu. Ce paysage exhale des odeurs de ferme, d'herbe mouillée et de sous-bois. La nostalgie qu'il m'inspire n'est aucunement triste; si elle frappe à la porte des plus lointains souvenirs, c'est pour faire tressaillir les réminiscences de mon enfance si familière de ces mêmes parfums et paysages de campagne. La façon dont Bernanos les a transcendés dans ses livres ravive aussi en moi la « folie merveilleuse de la foi » qui enchantait mes jeunes années. À Fressin, un autre rendez-vous, à l'allure de pèlerinage, m'attend. Je me rends dans le cimetière sur la tombe d'Octave Carnier qui est adossée à un flanc de l'église. Cet ami d'enfance de Georges Bernanos est mort à vingt-huit ans de la tuberculose avant d'être ordonné prêtre. La photo qui immortalise le jeune homme habillé en soutane a été prise, paraît-il, par Émile Bernanos, le père de l'écrivain. Ce séminariste mort prématurément aurait peut-être servi de modèle au héros du *Journal d'un curé de campagne*. Quand mon regard croise le sien figé dans son éternité, je pense à ce fameux passage du livre où l'auteur fait la bouleversante apologie de la jeunesse immortelle de la Vierge Marie : « Le regard de la Vierge est le seul regard vraiment enfantin, le seul vrai regard d'enfant qui se soit jamais levé sur notre honte et notre malheur. Oui, mon petit, pour la bien prier, il faut sentir sur soi ce regard qui n'est pas tout à fait celui de l'indulgence — car l'indulgence ne va pas sans quelque expérience amère — mais de la tendre compassion, de la surprise douloureuse, d'on ne sait quel sentiment encore, inconcevable, inexprimable, qui la fait plus jeune que le péché, plus jeune que la race dont elle est issue, et bien que Mère par la grâce, Mère des grâces, la cadette du genre humain. »

Je rends grâce au journalisme d'avoir contribué à me délivrer de ma peur enfantine du silence. Pour cela, je sais ce que je dois aux circonstances, à la confiance que m'ont faite mes rédacteurs en chef et mes directeurs de rédaction, et aux hommes et aux femmes de conditions et d'horizons tellement divers qui m'ont accueilli et aidé à accomplir mes missions. Je me demande souvent ce qu'ils sont devenus après toutes ces années. La communion des saints ne satisfait certes pas ma curiosité, mais elle me permet de vivre certains moments en présence de cette foule d'amis que j'ai perdus de vue. Sous cette formule de communion des saints, l'Église désigne l'alliance invisible mais indivisible des morts et des vivants de tous

les temps, réunis par l'amour du Christ. Cette charité sans frontières, pourrait-on dire, est l'une des trois vertus théologales avec la foi et l'espérance. Mais pour saint Paul la charité est la vertu nourricière des deux autres. « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis que bronze qui sonne ou cymbale qui retentit. » (1 Cor 13,1). Cette vision matricielle de la charité a inspiré des peintres italiens de la Renaissance : certains l'ont représentée, à l'instar du tableau d'Andrea del Sarto exposé au musée du Louvre, sous les traits d'une jeune mère allaitant son nourrisson. Plus proche de nous, le bienheureux Charles de Foucauld avait aussi choisi la charité pour devise, mais sous une forme moins poétique. Sur son pauvre habit de « petit frère universel », il avait cousu un cœur surmonté d'une croix. C'est marqué de ce signe qu'il accueillait dans son ermitage du Hoggar les Touaregs, ses amis nomades de l'islam. Pendant de longues veilles d'adoration devant le Saint Sacrement, Charles de Foucauld invoquait la communion des saints pour qu'elle l'emplisse corps et âme de ce don total de soi dont le Christ avait le premier montré la voie en consentant par amour au supplice de la croix.

Cette charité permanente entre l'Église du ciel et l'Église de la terre, cette union invisible mais respirable dans la foi entre les vivants et les morts, me permet d'entretenir avec toutes les personnes qui m'ont encouragé à devenir un peu plus moi-même, les flammes du souvenir et de la gratitude; un peu à la manière dont la famille vietnamienne de notre garçon « adoptif » pratique le culte bouddhiste des disparus et des absents. Quelle ne fut pas ainsi mon émotion de découvrir une photo de mes parents près de l'autel des ancêtres de la maison de son enfance, dans le delta du Fleuve Rouge! J'étais bouleversé, car mon père venait de mourir et cette image était la dernière montrant leur couple réuni. Ce sont de tels instants débordant de silence et d'amour qui créent de la beauté entre les hommes et qui les rendent beaux les uns pour les autres.

Mais mon chant d'action de grâce serait incomplet et injuste si je ne louais pas la main invisible et déterminante de Celui qui m'a patiemment préparé à savourer et à me nourrir de la joie du silence. « La main de Dieu est toujours posée sur les siennes, et les conduit par des chemins qu'elles ne connaissent pas », disait le cardinal John Henri Newman à propos du chrétien qui relit le déroulement de son histoire pour y chercher des traces de la présence de Dieu. Comme le bienheureux prélat anglais, j'ai l'intime conviction qu'une main invisible, guidée par un amour tellement plus grand que mon cœur, a poussé les miennes à toucher et à serrer celles de Gازه en Galilée, de Petit Paul en Picardie, et de tant d'autres dans le monde et en particulier au Vietnam, terre bénie d'un fils inattendu et reçu. C'est pourquoi je dis à mes consœurs et à mes confrères, à l'instar du grand orientaliste français et écrivain chrétien André Miguel: « Ne nous lassons pas de regarder. » Car c'est dans la contemplation silencieuse d'un visage, d'un paysage ou d'une œuvre d'art qu'ils découvriront peut-être l'ineffable reflet de cette Présence amoureuse qu'ils ignorent en eux.

**à suivre...**

Tiré de « *Conversion au silence, Itinéraire spirituel d'un journaliste* »

# VEILLEUR OÙ EN EST LA NUIT ?

*Propos recueillis par Adrien Candiard*



*Les chrétiens sont-ils le dernier espoir d'un monde qui a perdu toute espérance ?*

*Oui, espérer est leur profession de foi depuis deux mille ans.*

*Non, eux-mêmes sont désespérés en ce début de troisième millénaire.*

*Et si espérer, c'était d'abord renoncer à tous les faux espoirs ? Refuser d'idéaliser le passé. Refuser de sublimer l'avenir. Dire non au fantasme de la restauration glorieuse et non à l'illusion de l'exaltation apocalyptique.*

*L'espérance des chrétiens n'a qu'une chose à offrir : la vie éternelle.*

*Une vie qui ne commence pas après la mort.*

*Une vie qui débute maintenant.*

*Une autre manière de vivre, de vivre sa mort, de mourir sa vie.*

*Jamais, sans doute, renaître n'a été aussi simple, clair, aisé qu'avec les extraits de ce livre « Veilleur où en est la nuit ? ».*

*Né en 1982, le frère Adrien Candiard est dominicain et vit au couvent du Caire (Égypte).*

*Il est notamment l'auteur du spectacle « Pierre et Mohammed »*

*et de « En finir avec la tolérance ? » (2014).*

# *Espérer pour la vie éternelle*

Le livre de Jérémie ne se contente pas - Dieu merci ! - de nous inviter à cette purification radicale, et pour tout dire assez éprouvante. Il ne dénonce pas seulement tous les faux espoirs auxquels nous voudrions nous accrocher; il nous indique encore ce que nous pouvons espérer. Alors que Jérusalem est attaquée, alors que Jérémie lui-même est en butte à toutes sortes de persécutions de la part de ceux que sa parole dérange, Dieu ne lui promet pas de le tirer d'affaire, pas plus qu'il ne lui promet que les soucis du pays vont s'arranger. Il lui fait une promesse, toujours la même, répétée inlassablement depuis le jour de sa vocation où Jérémie voulait refuser le fardeau de sa mission parce que, disait-il, « je ne suis qu'un enfant ». Une seule promesse pour rattraper tout le reste, et la destruction de Jérusalem et ses propres malheurs, et la fin du royaume et son propre isolement, et la perte du Temple et son célibat imposé : « Je serai avec toi. »

« Je serai avec toi. » On aurait tort d'y entendre une mielleuse consolation sentimentale. La promesse n'a rien à voir avec le réconfort que les jeunes enfants trouvent à la présence d'un ami imaginaire. Au contraire, cette présence promise a un coût exorbitant: elle exige de renoncer d'abord à toutes les consolations imaginaires dont nos vies sont remplies. Face au mal qui ronge le monde, au mal qui nous fait mal et dont nous sommes parfois la cause, la solution la plus simple consiste à chercher des compensations mentales. On trouve du courage dans les difficultés en imaginant que l'avenir sera meilleur ; on se console grâce aux agréables souvenirs du passé; on imagine des vengeance sophistiquées qu'on ne réalisera jamais. Ces compensations imaginaires, dans le passé, l'avenir ou l'ailleurs, ont un défaut: elles ne sont pas vraies. C'est pourquoi elles déçoivent toujours. On en fait l'expérience désagréable quand on envoie un mail ou un texto à une personne qu'on aime, qui compte, et dont la réponse nous déçoit; ce n'est pas ce qu'on attendait, on attendait mieux, une réponse plus chaleureuse ou plus personnelle. C'est qu'on aime alors une personne imaginaire, dont on a écrit par avance les répliques, et nous voilà déçus que la réalité ne s'accorde pas avec notre imagination.

On a, par le passé, insisté sur le « renoncement » chrétien. La notion a pu être mal comprise, ou mal présentée, et donner lieu à des développements doloristes plus ou moins tragiques. Elle n'en est pas moins essentielle. Mais le véritable renoncement chrétien, c'est celui qui porte

sur ces soutiens imaginaires. Si Dieu pose l'exigence invraisemblable, pour qui veut le rencontrer, de renoncer à ces béquilles illusoire, ce n'est pas pour sacrifier aux injonctions du développement personnel, qui nous ordonne de vivre au présent pour voir tous nos soucis disparaître; c'est parce que Dieu n'existe que dans le monde réel. Il n'est ni hier, ni demain, ni ailleurs : c'est le Dieu du présent, pas celui des rêveries et des châteaux en Espagne. Il ne se rencontre que dans la vraie vie, le vrai monde, le même monde que celui où l'on rencontre le chômage de masse et le terrorisme.

L'espérance chrétienne espère nécessairement contre toute espérance, c'est-à-dire contre tous les faux espoirs qui nous protègent d'une rencontre rugueuse avec le monde réel où Dieu nous attend. Comment pourra-t-il nous sauver si nous sommes ailleurs ? Comment même pourrions-nous comprendre ce qu'est le salut, ni pourquoi il nous faut être sauvés, si nous ne regardons pas le monde réel, avec le mal qui le traverse, en face ?

On comprend mieux, peut-être, pourquoi je viens de passer tant de temps à montrer ce que l'espérance n'était pas. Ce n'est pas un simple exercice préalable: refuser ces faux espoirs, c'est déjà un acte d'espérance. C'est n'attendre son salut que de Dieu ; et ne l'attendre que de lui, c'est déjà le recevoir.

« Je serai avec toi » : la promesse porte une exigence démesurée, mais le jeu en vaut la chandelle. Voilà pourquoi nos difficultés actuelles sont pour nous une chance inespérée. Nous sommes un peu brutalement dépouillés de bien des fausses sécurités, et nous voilà donc acculés à espérer en Dieu. Nous avons l'occasion de nous intéresser à Dieu lui-même, au salut qu'il nous offre, sans être aveuglés par tout le fatras de triomphes mondains, d'équilibres politiques et de consolations bien humaines qui n'ont cessé de l'accompagner durant des siècles.

Dieu lui-même est donc le seul objet de notre espérance. Ce n'est pas sans conséquence, car cela change peut-être le sens que nous donnons au verbe « espérer ». Non que l'espérance chrétienne soit d'un tout autre genre, sans lien avec ce que nous nommons communément espérance, mais cet objet singulier ne s'espère pas tout à fait comme on espère qu'il fera beau dimanche ou que Camille aura son examen. D'ordinaire, espérer, c'est désirer avec force et pour l'avenir.

Désirer simplement, ce n'est pas encore espérer: si je désire une part de gâteau que j'ai sous les yeux, je n'espère rien, je la mange. Cette dimension future de l'espérance

est importante, car elle s'accompagne en général d'une certaine anticipation : on se figure ce qui va arriver, et le bonheur qu'on va pouvoir en retirer. L'espérance courante est une attente, qui comble son vide par l'imagination de ce qui viendra la remplir.

L'espérance en Dieu, elle, ne peut pas se figurer. Les images populaires et naïves du paradis n'ont réussi qu'à le ridiculiser et en faire, dans la culture commune, un lieu un peu mièvre où pourront s'épanouir les moins dégourdis des enfants du catéchisme. Dieu dépasse ce que nous pouvons imaginer de lui, et de beaucoup. L'espérance chrétienne ne peut donc se confondre avec ces anticipations sympathiques, qui ne nous disent rien de Dieu. Le Dieu vivant n'a pas grand-chose à voir avec nos constructions préalables ; il est là où on ne l'attend pas, et il surprend, dérange, comble de façon toujours inattendue. C'est même à cela qu'on le reconnaît, et qu'il se distingue des dieux des théologies naturelles et des divers grands horlogers que l'intelligence humaine a voulu se donner comme Tout-Puissant sous contrôle, enfermé dans son concept, manipulable comme n'importe quelle hypothèse. Le Dieu vivant reste libre de nos définitions : c'est ce qui le rend tout à la fois un peu perturbant et tout à fait merveilleux.

L'espérance chrétienne n'est d'ailleurs pas une attente : elle ne prend pas sa source dans notre besoin ou notre manque, que nous chercherions à combler d'une manière appropriée. Elle n'est possible que parce que Dieu s'est donné le premier. Il ne s'agit pas d'attente, mais de don — d'un don que nous devons simplement recevoir. Contrairement à l'objet de nos espérances courantes, Dieu n'est pas à venir ni à attendre : il est déjà donné, et la seule difficulté consiste à accepter ce don. Espérer, c'est déjà posséder. C'est ce que disent les théologiens dans leur jargon technique quand ils assurent que l'espérance est une vertu « théologique », c'est-à-dire une vertu qui a « Dieu pour objet » et surtout qui donne un accès direct à Dieu. L'espérance n'est pas seulement une manière d'attendre Dieu, mais encore de le posséder.

Je n'oserais parler, sans doute, de « posséder Dieu » si les théologiens les plus éminents de la tradition catholique n'avaient eu cette audace avant moi. Naturellement, l'expression doit être bien comprise : on ne possède pas Dieu comme on possède une voiture ou de l'argent en banque, mais plutôt comme on « a » un ami : on le connaît, certes, mais on n'en a jamais fait le tour. Il peut toujours nous surprendre. Il est toujours à la fois connu et inconnu, et plus nous le connaissons, plus nous prenons conscience de sa part de mystère. Commencer à le connaître, c'est comme plonger dans l'océan : on n'est pas près d'avoir épuisé la question.

Cette possession n'est pas un projet, mais déjà une réalité. Notre espérance n'en renvoie pas la réalisation à plus tard, à l'infini : c'est Dieu qui est infini, ce qui est bien différent. Car ainsi, sa possession peut être présente, effective, tout en restant toujours incomplète, perfectible ; elle est à la fois le présent et l'avenir. Nous n'espérons en Dieu que

parce que nous le possédons déjà. Voilà qui éclaire d'un jour nouveau la maxime souvent citée de saint Augustin : « Le bonheur, c'est de continuer à désirer ce qu'on possède déjà. » Loin d'être un appel à nous contenter modestement du peu que nous avons, qui n'est déjà pas si mal, l'évêque d'Hippone souligne que Dieu est la seule réalité que nous pouvons à la foi posséder et continuer à désirer dans le même, temps. Dieu est à ce titre le seul objet (rostre rance qui ne déçoit pas, parce qu'il ne cesse pas d'être une espérance quand il devient une possession.

Les trois vertus théologiques — la foi, l'espérance et la charité — nous proposent chacune une manière de posséder Dieu. La foi possède Dieu comme Vérité, la charité le possède comme Bien. La voie ouverte par l'espérance, c'est la possession de Dieu comme salut ; c'est ce qu'on appelle plus communément la vie éternelle. Il serait peut-être temps d'en parler.

Il est temps, car nous n'osons généralement guère nous étendre sur le sujet. Je m'en aperçois en jetant un coup d'œil à mes prédications de ces dernières semaines : je n'en ai jamais parlé directement. Je préfère me rabattre — et dans l'Église, je ne suis probablement pas le seul — sur des sujets plus faciles, qui vont davantage intéresser, il me semble, mes paroissiens ou tous ceux qui ont la patience de m'écouter. Un sujet qui intéresse toujours, par exemple, c'est le bonheur. On peut en parler mal, bien sûr, mais au moins la question est bonne. Tout le monde cherche le bonheur, alors je m'efforce de montrer que la foi conduit au bonheur, que Dieu ne veut que notre bonheur. Et tout cela est vrai. Et naturellement, quand je parle de bonheur, implicitement, je parle de salut : pour moi, les deux sont intimement liés. Mais est-ce bien ce qu'on entend quand je parle ? Est-ce que ceux qui m'écoutent ne vont pas entendre par « bonheur » ce que tout le monde, les magazines ou les chansons qui passent à la radio, entendent par là : un sentiment d'intense satisfaction du désir, joint au confort matériel et à une grande sérénité. Alors que ce que j'annonce passe par la croix ! Alors que le salut, s'il est porteur de la joie véritable, n'est nullement une partie de plaisir ! Si je voulais être vraiment honnête, je devrais cesser de jouer sur les ambiguïtés, et dire très clairement que, si on recherche l'harmonie avec les éléments, la disparition de toute souffrance ou je ne sais quelle aspiration orientale à la mode, l'Église n'a en fait rien à offrir. En stock, elle n'a qu'un seul produit : le salut, la vie éternelle. Si je laisse entendre que nous avons autre chose, alors je risque de tromper les gens qui m'écoutent.

Mais si nous n'osons pas en parler, bien souvent, c'est parce que nous avons l'impression que, par le passé, nous en avons trop parlé et que, pendant des siècles, l'Église s'est trop intéressée à la vie après la mort, et pas assez à ce monde-là ; qu'on a tout renvoyé à plus tard, et à un plus tard à l'existence somme toute incertaine, en oubliant de nous occuper des difficultés de notre monde, qui a pourtant bien besoin de notre engagement.

Mais quand je parle de salut, quand je parle de vie éternelle,

je ne parle pas de la vie après la mort. En tout cas, pas seulement. Car si elle est éternelle, précisément, elle n'est pas dans le déroulement du temps : elle est hors du temps, ou plus exactement, elle est tout le temps. Maintenant, aussi bien qu'après ma mort quand je verrai Dieu face à face. Si Jésus nous ouvre la vie éternelle, c'est qu'il nous oblige à renoncer à nos frontières entre la vie ici-bas et la vie dans l'au-delà: c'est la même vie ! La vie éternelle commence maintenant, et elle se poursuit éternellement. Cela ne veut pas dire que notre vie va se poursuivre toujours à l'identique, et que nous serons condamnés à prendre l'apéritif avec le beau-frère tous les dimanches pour les siècles des siècles; ni que la lecture de ce petit livre se poursuivra même après le Jugement dernier.

Espérer, c'est quelque chose de très concret : c'est croire que Dieu nous rend capables de poser des actes éternels. Que, quand nous aimons, cet amour n'est pas simplement un beau sentiment dans une marée d'absurdité vouée à la mort, mais une fenêtre que nous ouvrons sur l'éternité. Car ces actes éternels, ces actes que nous pouvons faire et dont le fruit est éternel, ce sont bien sûr les actes d'amour, les seuls qui comptent. Ce sont eux qui construisent, dans notre monde déjà, l'éternité, le Royaume de Dieu.

Cela nous oblige à renoncer à une vision à la fois très courante, et pour tout dire très infantiliste, de la vie éternelle comme récompense. Elle ne nous est pas donnée pour nous féliciter d'avoir cru au bon Dieu, d'avoir été dans le bon camp, ni d'avoir accompli des actions justes et méritoires, ou du moins d'avoir évité les péchés les plus graves. Il ne s'agit pas d'emmener au cirque un enfant pour le récompenser d'avoir été bien sage. Il n'y a pas d'un côté la vie chrétienne en ce monde, éprouvante, pleine de sacrifices et de souffrances à supporter en serrant les dents avec patience, et de l'autre la vie éternelle, faite de délices et de douceur, pour nous remettre des fatigues de la première : c'est la même vie, et si certains s'ennuient dès cette vie de la présence de Dieu, il y a fort à craindre qu'ils ne se plaisent pas beaucoup plus après leur mort.

Espérer, dans la pratique, ce n'est pas seulement croire que nous sommes capables d'éternité : c'est vivre en préférant l'éternel au reste, en faisant passer l'éternel d'abord, avant l'urgent, avant tout le reste qui nous paraît si important sur le moment. Espérer, c'est accepter d'adopter le point de vue de l'éternité : non pas un point de vue froid et lointain, mais au contraire, le point de vue de l'amour. Comme nos vies changeraient, si nous savions ordonner nos priorités en fonction du poids d'éternité de nos actions: l'ambition, le souci de gagner de l'argent, l'envie de se faire reconnaître se retrouveraient très vite au bas de la pile. On découvrirait que préparer un gâteau pour une voisine isolée, à qui cela fera plaisir, construit bien plus l'éternité que son poids de farine, d'œufs et de sucre ne le laisserait croire.

La vie éternelle n'est donc pas une manière de s'évader, de chercher refuge contre le mal et la finitude de notre univers dans des arrière-mondes imaginaires ou renvoyés à un avenir surnaturel, comme on l'a reproché au christianisme,

accusé de négliger la vie présente. Elle permet au contraire, et très concrètement, de prendre notre monde au sérieux en le regardant pour ce qu'il est, en donnant à chacun de ses éléments sa juste place, son juste poids. Cela dégonflera certainement bien des baudruches d'ambition, de rêves de célébrité, de fantasme de domination, de soif de richesse, de crainte de déclassement qui nous font courir. Mais découvrir qu'il est vain de chercher à s'admirer par les yeux des autres, est-ce vraiment renoncer au monde réel? N'est-ce pas plutôt commencer à y vivre, les deux pieds enfin sur terre ?

On m'avait sollicité pour parler de l'espérance au cours d'un pèlerinage à Lourdes, et c'est cette conférence qui a donné l'occasion de ce petit livre. Plusieurs milliers de pèlerins étaient venus m'écouter sur le sujet, et tandis que je leur parlais de l'espérance, de la vie éternelle qui se construit aujourd'hui, je regardais ces visages attentifs et je me sentais un peu présomptueux de prétendre leur apprendre quelque chose en la matière. Car Lourdes est un de ces lieux où l'éternité se construit sans bruit, très loin du cirque médiatique qui s'en désintéresse tout à fait. Là, ceux qui sont au centre, ce ne sont pas les habituelles personnes intéressantes, mais les malades, les handicapés, les vieux, des pauvres et des paumés de toutes sortes dont on ne soupçonnerait même pas l'existence si on ne connaissait le monde qu'à travers la télévision. Là, des gens prennent des congés pour venir s'occuper des malades. Des lycéens préfèrent aux distractions de leur âge la joie de pousser des fauteuils roulants. Jérusalem est tombée, mais le Royaume de Dieu se bâtit. Et tout le monde s'y met: les malades aussi construisent de l'éternité, parfois par un sourire, un mot gentil qui peut bouleverser une vie.

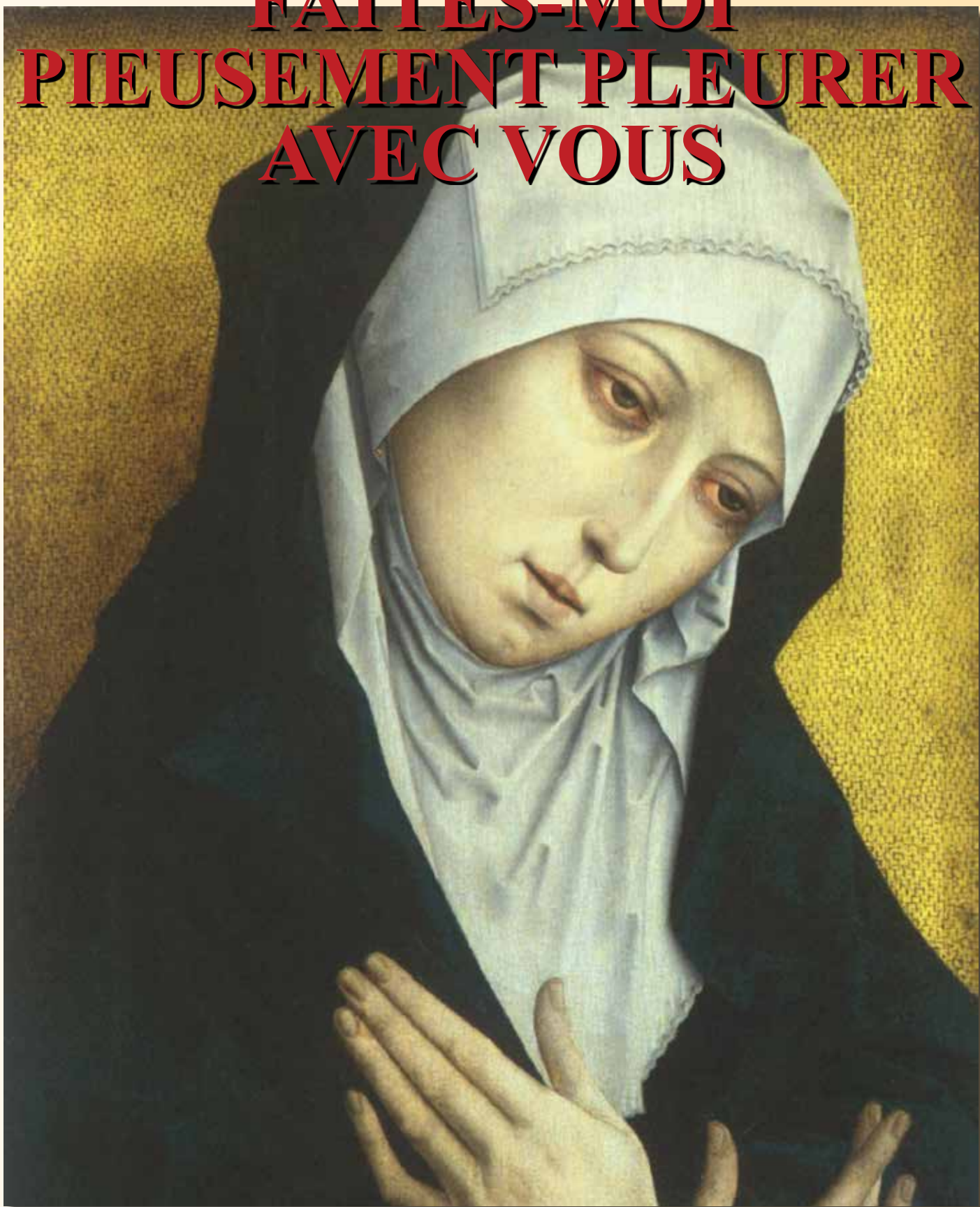
*à suivre...*

*Adrien Candiard*

*Extrait du « Veilleur où en est la nuit ? »*



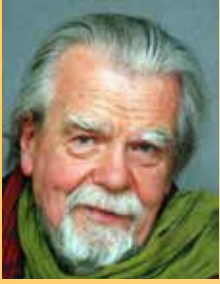
# FAITES-MOI PIEUSEMENT PLEURER AVEC VOUS



*Simon Marmion (1425-1489). Vierge de la Douleur, 1475, Strasbourg, musée des Beaux-Arts*

*Simon Marmion, peintre et enlumineur du XV<sup>e</sup> était célèbre pour ses coloris délicats: rose saumon, vert amande ou bleu ardoise... Ici, rien de tout cela, la douleur de la Vierge est comme en noir et blanc, son teint gris suggérant que toute vie s'est retirée. Et ces yeux mi-clos me bouleversent.*





*« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronnée d'étoiles, mais plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.*

*Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.*

*Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca,*

*Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...*

*J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.*

*Michael Lonsdale*

**D**ebout se tenait la mère douloureuse, auprès de la Croix, toute en larmes, tandis que son Fils y pendait.

Son âme gémissante, contristée et dolente, fut percée d'un glaive.

Ô que triste et affligée fut cette Mère bénie d'un Fils unique. Elle gémissait et souffrait, la tendre Mère, à la vue des peines de son glorieux Fils.

Quel est l'homme qui ne pleurerait, s'il voyait la Mère du Christ dans un tel supplice ?

Elle vit son doux enfant mourant, délaissé jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme.

Tendre Mère, source d'amour, faites-moi sentir la violence de votre douleur, afin que je pleure avec vous.

Faites que mon cœur brûle en aimant le Christ Dieu, afin de lui complaire.

Sainte Mère, faites cela: les plaies du Crucifié fixez-les fortement dans mon cœur.

Votre Fils déchiré a daigné tant souffrir pour soi: donnez-moi part à ses peines.

Faites-moi pieusement pleurer avec vous, souffrir avec le Crucifié tant que je vivrai.

Auprès de la Croix, pleurer avec vous, et m'associer à vous dans la lamentation: Voilà ce que je désire!

*Jacopone da Todi  
Stabat Mater*

# LA DESCENTE DE LA CROIX



*Rogier Van der Weyden (v. 1400-1464),  
La Descente de la Croix, 1435-1438, Madrid, musée du Prado*

*Ce tableau, d'une virtuosité extraordinaire, possède cinq niveaux de profondeur: la Vierge s'effondrant et soutenue par saint Jean; les femmes pleurant alignées avec le corps de Jésus; Joseph d'Arimatée soutenant les jambes et son serviteur soutenant le buste du Christ; la Croix; un serviteur derrière la Croix. Les arbalètes dans les coins supérieurs indiquent que le tableau a été commandé par la corporation des arbalétriers. Les corps de la Vierge et du Christ ont la même posture dans leur affaissement. Et certains ont même remarqué que le corps de Jésus avait la forme d'une arbalète.*

*D*ans la crainte que les corps ne restassent sur la Croix pendant le sabbat - car c'était la préparation, et ce jour de sabbat était un grand jour, -, les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés, et qu'on les enlevât.

*Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui.*

*S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.*

*Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi.*

*Ces choses sont arrivées, afin que l'Écriture fût accomplie: Aucun de ses os ne sera brisé.*

*Et ailleurs l'Écriture dit encore: Ils verront celui qu'ils ont percé.*

*Après cela, Joseph d'Arimatee, qui était disciple de Jésus, mais en secret par crainte des Juifs, demanda à Pilate la permission de prendre le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Il vint donc, et prit le corps de Jésus.*



# Prières

Reine, sainte Mère de Dieu.  
Tu es la Vierge devenue Église,  
tu as été choisie par le très Saint Père du Ciel.  
Il t'a consacrée avec son bien-aimé  
et très Saint Fils et l'Esprit Saint Paraclet.

En toi fut et demeure toute plénitude  
de grâce  
et Celui qui est tout bien.  
Salut, palais de Dieu! Salut, toi son  
Tabernacle !

Salut, toi sa Maison, et toi son Vêtement!  
Salut, Servante de Dieu !  
Salut, Mère de Dieu!

*Saint François d'Assise, 1226*

## LA VIERGE À MIDI

Il est midi. Je vois l'église ouverte. Il faut  
entrer.  
Mère de Jésus-Christ, je ne viens pas prier.  
Je n'ai rien à offrir et rien à demander.  
Je viens seulement, Mère, pour vous regarder.  
Vous regarder, pleurer de bonheur, savoir cela  
Que je suis votre fils et que vous êtes là.  
Rien que pour un moment pendant que tout  
s'arrête.  
Midi ! Être avec vous, Marie, en ce lieu où  
vous êtes.  
Ne rien dire, regarder votre visage,  
Laisser le cœur chanter dans son propre  
langage,

Ne rien dire, mais seulement chanter  
Parce qu'on a le cœur trop plein,  
Comme le merle qui suit son idée en  
ces espèces de couplets soudains.  
Parce que vous êtes belle, parce que  
vous êtes immaculée,  
La femme dans la Grâce enfin  
restituée,  
La créature dans son honneur premier  
et dans son épanouissement final,  
Telle qu'elle est sortie de Dieu au matin  
de sa splendeur originale.  
Intacte ineffablement parce que vous  
êtes la Mère de Jésus-Christ,

Qui est la vérité entre vos bras, et la seule  
espérance et le seul fruit.  
Parce que vous êtes la femme, l'Eden de  
l'ancienne tendresse oubliée,  
Dont le regard trouve le cœur tout à coup  
et fait jaillir les larmes accumulées,  
Parce qu'il est midi, parce que nous  
sommes en ce jour d'aujourd'hui,  
Parce que vous êtes là pour toujours,  
simplement parce que vous êtes Marie,  
Simplement parce que vous existez,  
Mère de Jésus-Christ, soyez remerciée !

*Paul Claudel*

Je te salue Marie, Femme pauvre et  
humble, bénie du Très-Haut ! Vierge  
de l'espérance, prophétie des temps  
nouveaux,  
nous nous associons à ton hymne de  
louange pour célébrer les miséricordes  
du Seigneur, pour annoncer la venue du  
Règne et la libération totale de l'homme.  
Je te salue Marie, humble servante du  
Seigneur, glorieuse Mère du Christ !  
Vierge fidèle, sainte demeure du Verbe,  
enseigne-nous à persévérer dans l'écoute  
de la Parole, à être dociles à la voix  
de l'Esprit, attentifs à ses appels dans

l'intimité de notre conscience et à ses  
manifestations dans les événements  
de l'histoire.  
Je te salue Marie, Femme de douleur,  
Mère des vivants ! Vierge épouse  
auprès de la Croix, nouvelle Ève, sois  
notre guide sur les routes du monde,  
enseigne-nous à vivre et à répandre  
l'amour du Christ, enseigne-nous  
à demeurer avec Toi auprès des  
innombrables croix sur lesquelles ton  
Fils est encore crucifié.  
Je te salue Marie, Femme de foi,  
première entre les disciples !

Vierge, Mère de l'Église, aide-nous à  
rendre toujours compte de l'espérance  
qui est en nous, ayant confiance en  
la bonté de l'homme et en l'amour  
du Père. Enseigne-nous à construire  
le monde, de l'intérieur : dans la  
profondeur du silence et de l'oraison,  
dans la joie de l'amour fraternel, dans  
la fécondité irremplaçable de la Croix.  
Sainte Marie, Mère des croyants, Notre-  
Dame de Lourdes, prie pour nous.  
Amen.

Daigne, Vierge Sainte, accepter notre  
louange.  
Donne-nous la force contre l'ennemi.  
Dieu soit béni.  
Bénie soit Mère de Dieu,  
la Très Sainte Vierge Marie.

Bénie soit sa Sainte et Immaculée  
Conception.  
Bénie soit sa glorieuse Assomption.  
Béni soit le nom de Marie, Vierge et  
Mère.  
Bénie soit sa pureté virgine.

Bénie soit sa divine maternité.  
Bénie soit sa médiation universelle.  
Bénies soient ses larmes et ses  
douleurs.

*Pape François*

## À MARIE

Marie, femme de l'écoute,  
ouvre nos oreilles:  
fais que nous sachions écouter  
la Parole de ton Fils Jésus  
parmi les mille autres paroles de ce monde ;  
fais que nous sachions écouter  
la réalité dans laquelle nous vivons,  
tous ceux que nous rencontrons,  
spécialement les plus pauvres,

ceux qui en ont plus besoin, ceux qui  
sont en difficulté.  
Marie, toi la femme de la décision,  
illumine notre esprit et notre cœur,  
pour que nous sachions obéir  
à la Parole de ton Fils Jésus,  
sans hésitations ;  
donne-nous le courage de la décision,  
de ne pas nous laisser entraîner

par d'autres qui orienteraient notre vie.  
Marie, toi la femme de l'action,  
fais que nos mains et nos pieds  
se hâtent vers les autres,  
pour porter la charité et l'amour  
de ton Fils Jésus,  
pour porter, comme toi, dans le monde  
la lumière de l'Évangile. Amen.

*Pape François*